This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

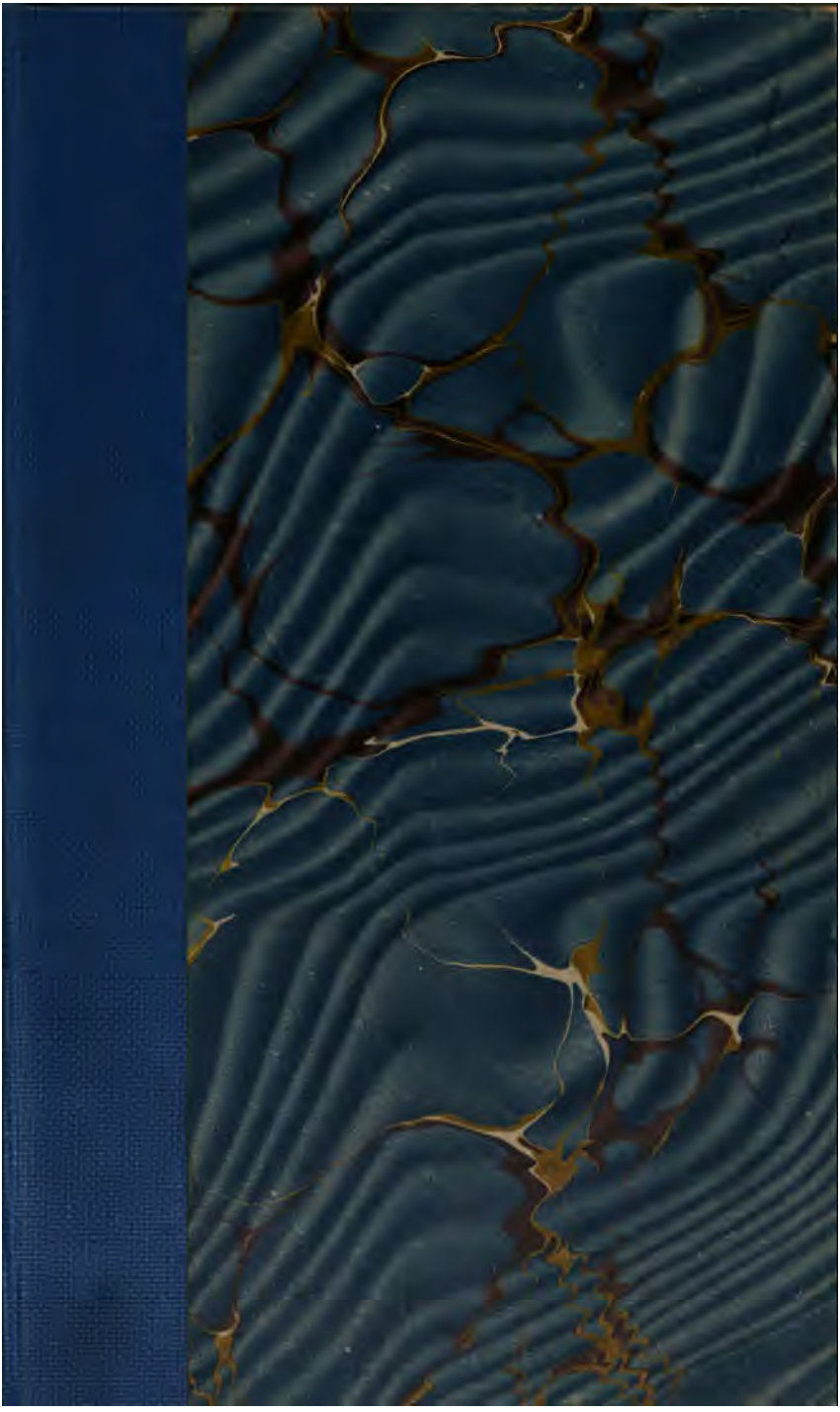
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

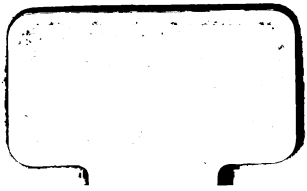
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Zah. III B. 83



LE
PHILOSOPHE
NÈGRE,
ET
LES SECRETS
DES GRECS.

Ouvrage trop néceſſaire.

EN DEUX PARTIES.

A LONDRES.

M. DCC. LXIV.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR a d'abord eu quelques ſcrupules au ſujet des ſecrets des *Grecs*, qui, pour la premiere fois, ſont expoſés au grand jour dans cet Ouvrage. Il craignoit que ſa plume, en dévoilant au Lecteur les manœuvres des joueurs fripons, ne les enſeignât à des fripons mêmes, &

n'en produiſît de nouveaux. On l'a raſſuré ſur ſes craintes ; &, en effet, les Filoux & les Cartouches ont eu des Hiſtoriens, qui ont ſervi le Public, en le garantiſſant des piéges, qu'ils ont fait connoître. On a même voulu perſuader à l'Auteur, que ſon ſervice eſt encore plus ſignalé, les tours qu'il dévoile étant plus fins, plus cachés, plus généralement nuiſibles, & plus ſujets à l'impunité,

parce qu'ils ſont moins préſumables.

D'après ce qu'on a vû, on oſe avancer ici, qu'il y a très-ſouvent dans les Sociétés de jeu, même les plus reſpectables, des Joueurs, ſçavans dans l'art d'enchaîner le bonheur, & une infinité d'autres, trop confians, trop peu éclairés, & trop ſouvent victimes. Si ces derniers s'inſtruiſent, les premiers ſe corrigeront. Alors, les ſalles de

jeu ne ſeront plus des bois ; où l'on dépouille l'innocence, avec ſûreté, avec beaucoup de politeſſe, & plus encore d'inhumanité.

LE PHILOSOPHE NÉGRE, ET LES SECRETS DES GRECS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LEs François avoient déja pénétré juſques au-delà d'Hanovre, & s'en étoient repliés : des ſuccès balancés avoient déja favoriſé

tour-à-tour, en Allemagne, les Partis opposés, & les Armées ennemies, quand mes affaires & mon devoir m'entraînerent à la suite de la nôtre. Attaché au tréſor, j'eus ordre de me rendre d'abord à Cologne. Dès mon entrée dans le Brabant, je m'apperçus, que je ſortois de Sibaris, ou du moins, que j'arrivois dans des Régions, où l'on ne ſçait point encore jouir de la vie.

O toi, qui, dans le ſiécle de la moleſſe, as la force de pratiquer les durs préceptes que tu donnes; tu nous conſeillas en vain de ſortir des Villes, pour aller dans les forêts, être expoſés à l'intempérie de l'air, brouter l'herbe, & marcher à quatre pattes; ſévere Rouſſeau, voyage en Allemagne; &, pour la premiere fois peut-être, tu ſeras content du genre humain.

Tu auras le plaiſir de te trouver

dans des chemins bourbeux, où réellement les quatre pattes deviennent ſouvent néceſſaires. Tu t'y verras continuellement environné d'arbres, de ronces, & de voleurs. Au gîte, ou tu parviendras ſans doute, on te nourrira délicieuſement, ſous le chaume, & dans la fumée, de pain noir, de lard jaune, & de choux aigres. On t'apportera vers la fin du repas, dans un pot, fait pour ſe trouver ailleurs, une liqueur noirâtre, gluante, âcre, écumeuſe, & digne en tout d'humecter ce qui l'a précédée. Pour te convaincre ſans doute, qu'au lieu de ſonger à t'empoiſonner, on a le deſſein de te préſenter de l'ambroiſie, une ſervante groſſe, graſſe, rouge, ſalle, a l'œil éraillé, aux lévres pendantes, goûtera, avant toi, du breuvage divin; & tu pourras, à ton gré, ſur les bords du vaſe, baiſer, &

ſavourer les traces de ſa large bouche.

Faute de lumiere, il faudra te coucher. On t'apporte des trouſſeaux de paille, entre-mêlée d'épines, qu'on arrange mollement ſur le pavé. On ſçait peut-être par tradition qu'il exiſta des draps ailleurs. Mais, tu n'es pas à plaindre; tu vas t'allonger aux côtés d'une douzaine de Marchands, de Barons, & de Payſans, qui ont marché toute la journée, & qui ne ſe défont pas de leur chauſſure, pour être plutôt prêts le lendemain. Si tu crains le froid, les ſecours ne te manqueront pas; on va te couvrir d'un gros ſac, bourré de plumes, ſous lequel, à côté même des glaçons, tu es certain de fondre en eau, & de trouver la zone torride.

Après avoir paſſé quelques jours par des épreuves auſſi agréables, j'arrivai enfin à Co-

logne, ſur un cheval haraſſé, maigre, tout prêt à rendre l'ame, & plus heureux que moi; il avoit toujours bu de l'eau, & n'avoit point mangé de lard.

Un domeſtique, groupé avec trois porte-manteaux, ſur un autre cheval, formoit ma ſuite, & tous mes équipages. Son premier maître avoit trouvé à propos de le nommer l'*Intrépide*. Dès que je fus deſcendu à une Auberge, où l'on me reçut, en fronçant le ſourcil, mais, où je trouvai enfin un lit, j'ordonnai à *l'Intrépide* de bien ſervir mes deux chevaux, de bien manger, de bien boire, & de me laiſſer dormir, au moins dix-huit heures de ſuite. Je me couchai dans cette intention; mais, hélas! j'ignorois malheureuſement, que le haſard m'avoit placé auprès du plus bruyant des clochers. Dix batteries de canon, tirant continuellement, ne m'au-

roient certainement pas plus étourdi, que le firent ſoixante & dix-ſept cloches, leſquelles il me fallut entendre quinze heures durant, parce qu'un gros Chanoine s'étoit laiſſé mourir d'indigeſtion.

Las de veiller, las de peſter contre le ſort, les Fondeurs & les Chanoines qui ne jeûnent point, j'appellai *l'Intrépide*, dans la réſolution de changer de gîte. Après un quart d'heure de cris infructueux, il me fut répondu par l'hôte, que mon valet étoit ſorti depuis très-long tems. On ajouta que je chercherois en vain dans Cologne un appartement, où je puſſe être tranquille; & on m'amena ſur les toîts, pour me convaincre de cette vérité. Obſervez, me dit mon hôte, & comptez, ſi vous le pouvez cette quantité de pointes qui couronnent la Ville. Dans cet eſpace, qui n'eſt pas bien

grand, nous avons le bonheur de posséder trois cens soixante & cinq Eglises : à quinze cloches l'une, c'est un nombre de cinq mille quatre cens soixante & quinze cloches, dont nous jouissons, à votre service. Elles interrompent quelquefois, dans tous les quartiers, le sommeil de quelques étrangers, qui ne sont point encore faits à leur belle harmonie ; mais, il y a ici, Monsieur, de quoi vous consoler ; vous êtes le cinquiéme de l'hôtel, à qui même aventure arrive.

J'avois la plus grande envie du monde d'envoyer paître mon Orateur : sans me laisser le tems de parler, j'ai sur-tout à numero sept, continua-t-il affectueusement, un Hussard Négre, & de bonne mine, qui n'a point dormi de trois jours. C'est celui-là, Monsieur, qui a l'air d'être malheureux. Il

ne ceſſe de pleurer, de prendre ſon ſabre, de le rejetter ſur ſa chaiſe, & de pleurer encore. Il ſe promene dans ſa chambre; il crie; il ne fume point; il ne boit pas; il nous fait peur, & pitié.

Laiſſez-moi en repos, vous & les Huſſards, repliquai-je aſſez bruſquement; je vais retourner dans ma chambre; que mon coquin de valet s'y rende, dès le moment qu'il paroîtra dans l'hôtel. A ces mots, je deſcends du Donjon, pour regagner mon lit, fermé d'un rideau par un côté, & ouvert au jour par trois autres.

CHAPITRE II.

JE m'aſſoupis enfin, malgré les cloches & le ſoleil; mais mon repos ne fut pas de longue durée. A peine eus-je été demi-

heure dans cet état douteux, qui tient du ſommeil, & où l'on ne dort pas, qu'un bruit effrayant, & un grand coup ſur les reins, me rendirent tout-à-fait à moi-même. On avoit voulu tirer mon rideau; la tringue, artiſtement attachée, par un fil ſimple, avoit manqué, & le tout étoit tombé ſur mon dos, accompagné du bras de *l'Intrépide*. Oui, c'eſt moi, me dit le maraut, en voyant ma ſurpriſe extrême; c'eſt moi, Monſieur, qui viens obéir à vos ordres, & vous ſignifier ma retraite.

Je cherchai vîte des yeux, ma canne, pour répondre à ce diſcours. *L'Intrépide* s'en apperçut; point de mauvais procédés, reprit-il tout de ſuite, avec une fermeté, qui reſſembloit aſſez à de l'impertinence. Vous n'êtes pas obligé, Monſieur, de deviner à qui vous avez affaire; auſſi vais-je à l'inſtant me hâter de vous l'ap-

prendre. Je ſuis votre très-humble Serviteur, & non plus votre valet. L'Hannovrien & l'Anglois ont paſſé le Rhin ; leurs Troupes-légeres ont même pénétré juſques aux confins de la Flandre ; vous ſçavez comme l'on m'appelle ; dans cette conjoncture preſſante, je n'ai pû m'empêcher de ſonger à ſecourir ma Patrie, & à juſtifier mon nom. Vous voyez donc en moi l'un des plus déterminés Huſſards de Ficher. Mon Colonel vient de me donner pour engagement un écu, & part au butin. Mon cheval m'attend ; je vais ſortir, pour endoſſer l'uniforme ; &, ſi l'année prochaine, vous avez quelques terres à vendre, je pourrai m'en accommoder.

Je ris, malgré moi, du ton & de l'eſpoir de mon coquin. Il fallut cependant m'exécuter ; je lui payai graſſement ſes gages, & le

laiſſai partir pour la gloire, ſans trop ſçavoir, où je pourrois lui trouver un ſucceſſeur. Mon hôte, que je conſultai à ce ſujet, me dit qu'il ſeroit très-difficile à remplacer, tout le monde ſe trouvant occupé autour des grandes armées à vendre, à tuer, ou à voler.

Je fis en effet, pendant quelques jours, mille démarches inutiles, pour découvrir un homme fidele, & entendu, tel en un mot qu'il me le falloit, dans mon état, & dans la circonſtance; l'Ennemi, repouſſé par M. de Contades, ſe replioit du côté de Weſel, & j'attendois à chaque minutte, l'ordre de marcher en avant. Inquiet & chagrin, j'employai vingt perſonnes à la fois, à faire des recherches, & je reſtai chez moi, pour en apprendre l'iſſue. Dans ces entrefaites, j'entendis de mon appartement, une

voix de femme, qui me parut agréable. Je l'écoutai, ſans rien comprendre aux paroles chantées; je préſumai ſeulement, au caractere de l'air, qu'il avoit été compoſé, pour peindre les horreurs de la Guerre. Mon hôte, à qui je fis part de mon idée, me dit que j'entendois la belle Baronne de Windiggreffin, qui étoit à marier, & qui, dans ce moment, chantoit les douceurs de l'amour.

Il fit au reſte ſon métier; je veux dire, qu'il m'inſtruiſit de tout ce qu'il avoit appris ſur le compte de l'Allemande. C'eſt un rejetton, me dit-il, de l'une des plus Nobles Souches de la Franconie. Elle doit poſſéder, un jour, l'un des plus ſuperbes Châteaux de ce Pays-là. Un Procès la retient en cette Ville. Comme elle n'y a point de parens, elle eſt venue ſe placer décemment

dans mon hôtel, avec ſa Demoiſelle de compagnie. Vous pouvez lui parler, ajouta-t-il affectueuſement; elle entend un peu le François; & nos uſages, même les plus rigides, ſont extrêmement favorables aux perſonnes, qui n'ont point d'engagement. Sous les auſpices de cet homme, j'allai faire ma cour à Mademoiſelle la Baronne. Je la trouvai panchée ſur une chaiſe longue. Elle étoit parée d'une robe de ſoye noire, à franges naturelles. De longues manchettes ſimples, & brodées, pendoient de ſes bras juſqu'à ſes pieds, dont les pointes ſe regardoient. Un mouchoir blanc couvroit les gros appas, qui ſurchargeoient ſa large taille. Plus haut, brilloit, ſur un gros cou, ſa figure de vingt-quatre ans, charnue, pâle, mais relevée d'un nez fripon, qui faiſoit paroître grands ſes deux petits yeux

bleus. Au-deſſus, de long cheveux noircis, & pleins de nœuds, étoient couronnés d'une plume griſe, & de cinq à ſix breloques pendantes.

La connoiſſance d'une telle perſonne ne me parut pas à dédaigner. Je la commençai avec chaleur, ſans prévoir néanmoins combien elle auroit de part à ce qui devoit m'arriver en Allemagne. J'avois paſſé auprès de la Baronne quelques heures délicieuſes, quand mon hôte vint encore me déſoler : eh ! Monſieur, s'écria-t-il, en pleurant, ma ſœur expire en ce moment d'une attaque d'apoplexie ; & puis, le Négre ! le Négre ! montez, & vous verrez, vous verrez... Je le ſuis, par complaiſance. Il applique mon œil au trou d'une ſerrure, & je vois en effet un Négre, ayant dans ſa main ſon ſabre nud, geſticulant avec

fureur, & tout prêt à ſe couper la gorge. Nous frappons rudement à la porte de la chambre, &, par zele, nous ſommes prêts à l'enfoncer; quand le Négre lui-même nous l'ouvre, ſurpris de notre viſite, ſans néanmoins en paroître interdit. Voilà un François, lui dit l'hôte en l'abordant, qui s'intéreſſe beaucoup à votre ſort, & qui cherche en vain partout quelqu'un pour le ſervir. Eh! pour Dieu! Monſieur le Négre, je vous ſupplie de ne pas vous tuer ici, car on me contraindroit à payer une amende conſidérable. Contez plutôt vos raiſons à ce galand homme. S'il vous manque des reſſources, vous lui louerez vos bras; il vous ſécourra; & vous vous ſerez réciproquement utiles: c'eſt le lien des Sociétés, la charge des Princes mêmes, & le fondement du bonheur de tous les hommes.

La harangue du raiſonneur Allemand me ſembla produire quelque effet ſur l'eſprit du Négre. Il me parut néanmoins gêné par la préſence de l'Orateur, que je priai d'aller pleurer au rez-de-chauſſée la ſœur qu'il venoit d'y perdre. Je payerai l'amende moi-même, lui ajoutai-je, ſi l'Huſſard ne conſent pas à nous la faire gagner.

Or, ça, mon ami, repris-je enſuite au Négre, vous avez entendu les propoſitions de notre hôte; je ne les lui ai pas ſuggérées, mais je puis les ratifier, ſi vous êtes dans le deſſein d'exécuter ce qu'elles exigent de votre part.... Mon ami! s'écria l'Huſſard, après un moment de ſilence, voilà pour moi, Monſieur, une expreſſion bien flatteuſe, ou bien aviliſſante! vous ne me connoiſſez point; vous ne m'avez vu qu'un moment; &,

vous m'appellez votre ami ! n'importe, reprit-il enſuite, je vous connois par les propos qu'on m'a tenus ſur votre compte, & vous valez, je penſe, un peu plus que bien d'autres. Je vais vous raconter ma petite hiſtoire, parce que je vous crois digne de l'entendre.

CHAPITRE III.

MON nom eſt Tintillo. Dans l'équipage où me voilà, ne poſſédant, de toutes les richeſſes de ce monde, qu'un ſabre ſans fourreau, un méchant habit verd, tout parſemé de boutons, & ſans boutonniere, une pipe & point de tabac, trois chemiſes déchirées, un bonnet qui fut noir, & des bottines ſans ſemelles, vous n'imagineriez peut être pas, Mon-

ſieur, que j'ai l'honneur d'être le fils du Roi de Mitombo.

C'eſt une choſe très-poſſible, lui repliquai-je, ſans ſourire; je connois des livres eſtimés, fondés ſur des généalogies, beaucoup moins vraiſemblables. J'ai lu tous vos Romans, reprit l'étonnant Tintillo, & ce que je vais vous dire n'en eſt point un. Je n'acquis à Mitombo, l'an mil ſept cent vingt, de votre Calendrier. Ma tendre mere, en me donnant le jour, rioit comme une folle. Ce fut vraiſemblablement, pour prouver aux témoins de ma naiſſance que, dans ce moment critique, elle n'étoit point ſenſible à la douleur: Tout le monde ſçait qu'un ſeul ſourcil froncé l'auroit alors deshonorée. Elle deſcendit quatre heures après dans une riviere, qui couloit ſous les murs du Jardin Royal, pour y goûter avec moi les plaiſirs du bain. On l'en

l'en retira, dit-on, à demi morte, & chantant la plus jolie des Ariettes. Applaudie de toute la Cour, elle fit donner du cor, & alla tout le reſte du jour attaquer des lions, & courre des autruches.

La vigueur & la gaité de la Reine firent bien préſumer du rejetton. Dix Marabous furent aſſemblés le ſoir même par Mauritan mon pere, pour me donner un nom. Ils prédirent pour moi au peuple le deſtin le plus favorable, & lurent clairement dans l'avenir tout ce qui ne m'eſt jamais arrivé. En échange d'une tonne d'or, qui leur fut livrée par les ordres du Roi, ils me firent le beau préſent d'un brin d'écorce de la grande Fétiche, que j'ai longtems portée ſur moi, pour qu'elle me préſervât de blanchir.

Perſonne n'ignore aſſurément que cette grande Fétiche, adorée dans mes contrées, eſt un arbre

divin. Sur le gazon ſacré, qu'il couvre de ſes rameaux, on apporte tous les ſoirs des viandes & des préſens, qui diſparoiſſent toujours miraculeuſement pendant la nuit, quoiqu'ils ſoient gardés à vue par les plus zélés des Marabous.

Dès que j'eus atteint l'âge de ſept mois, mes nourrices me donnerent la liberté. Les Favoris de Mauritan me procurerent alors dix Compagnons auſſi vieux que moi, & on nous lâcha tout nuds dans la plus verte des prairies. Vous avez vu quelquefois de petits chats ſe careſſer, s'agacer, ſe fuir, ſe joindre, ſe battre, ſe mordre, ſe baiſer; tel fut aſſez long-tems notre petit manége. Au reſte, des Hiſtoriens de Mitombo, très-dignes de foi, ont remarqué que je faiſois mes baiſers, mes ſauts, mes courſes & mes morſures, avec beaucoup

plus de dignité que tous mes camarades.

Mais, je vous ai déja trop entretenu de mon enfance : Nous autres Grands, avons le talent d'imaginer que ce qui nous touche doit intéreſſer tous les hommes. Je paſſe donc au tems de mon adoleſcence, qui encore n'offrira peut être pour vous rien de bien curieux. Je me battois contre de petits léopards, j'étranglois des ſerpens, & j'aſſommois des tigres. On diſoit que je tirois paſſablement au vol ; j'abattois de mes fleches les hirondelles, les cigales & les groſſes mouches. Dans les bois de mon pere, on me voyoit grimper en deux minuttes ſur les arbres les plus élevés. Parvenu à la cime, je ſautois en un clin d'œil d'un arbre à l'autre, & je parcourois ainſi dans un quart d'heure des forêts de cinq à ſix lieues. Dans

ces promenades, il m'arrivoit ſouvent de prendre au vol aſſez de gibier, pour nourrir trois jours la Famille Royale.

Après avoir été quelque tems exercé par tous ces jeux d'enfant, il me fallut ſonger à d'autres un peu plus ſérieux. L'un des ſujets de mon, pere paſſant aux confins du Royaume, vit au-delà des bornes, & dans les terres de Félipe, Roi de Bouré, une lionne furieuſe, pourſuivie par des Chaſſeurs qui avoient tué ſes lionceaux. La bête rugiſſante l'ayant apperçu, vint tomber ſur lui pour le dévorer. Elle lui avoit déja mangé deux jambes, une épaule & un bras, quand, avec la main qui lui reſtoit, le Négre, avant d'expirer, enfonça dans le cœur de l'animal un couteau d'Allemagne. Le Roi de Bouré, ſur un tel motif, s'aviſa de nous déclarer la guerre. Les Conqué-

rans ſont d'étranges perſonnes; auprès d'eux, ce n'eſt par le tout d'être dévoré, on eſt encore coupable.

CHAPITRE IV.

UN Héraut de Félipe vint ſe rendre à Mitombo de la part de ſon maître, & nous tint impoliment ce langage. » Félipe Em» pereur de Bouré, de l'Afri» que, du Monde, &c. à Mau» ritan, ſoi-diſant Roi de Mi» tombo : vous n'avez point de » reſpect pour mes bêtes fauves; » vous avez égorgé mes lionnes, » & conſommé dans leur ſang » votre outrage & ma honte. Je » vous déclare la guerre, pour » me venger & vous punir. J'é» gorgerai vos ſujets, leurs fils » & leurs femmes, vos fils, vos

» femmes & vous même ; car je
» veus donner à tous mes Guer-
» riers des bonnets garnis de
» vos crânes. Le trente-troiſié-
» me jour prochain, j'aſſemble-
» rai dans la grande plaine do-
» rée, une Armée de ſept mille
» trois cens quatre-vingt-treize
» Combattans. Vous vous y ren-
» drez avec un nombre égal
» d'hommes ; & nous nous y
» battrons, juſqu'à ce que les tor-
» rens de ſang ayent atteint le
» dernier rameau de nos grandes
» Fétiches.

Ces propos nous parurent aſſez poſitifs. Nous dîmes poliment au Héraut, que nous allions nous préparer à remplir les deſſeins de ſon maître. Mais, avant de le renvoyer, nous le comblâmes de préſens, & l'enyvrâmes d'excellent vin de Palme, pour tâcher de ſçavoir de lui la véritable cauſe de la guerre nouvelle. Il

nous dit bientôt en ſecret à tous, la mort de la lionne n'eſt ici qu'un prétexte ; quelques Marchands Européens ont beſoin d'eſclaves ; & voilà le motif.

L'envoyé diſcret repartit pour Bouré. Mauritan publia un Edit pour trouver ſept mille trois cens quatre-vingt-treize hommes, propres à donner de bons coups de dagues & de ſagayes. Nos Gouverneurs nous en eurent bientôt fourni la liſte, & de plus, nous envoyerent quatre Portugais, que les ſoins de leur commerce avoient amenés dans le Royaume. Ces malheureux devinrent les victimes du reſſentiment de mon pere. Ils furent aſſommés par ſes ordres, & mangés dans un feſtin, qu'il fît donner aux principaux Bourgeois de Mitombo. On garda néanmoins pour notre table les foyes de ces gras Européens. Ce fut pour nous

un mets d'autant plus délicieux, qu'il étoit aſſaiſonné par la vengeance ; & voilà de ces reſſources qui, parmi vos gourmands, ſont vraiſemblablement ignorées.

En attendant que notre Armée ſe raſſemblât, notre Cour s'amuſa de petits jeux, faits pour repréſenter la Guerre. Outre ſon épouſe majeſtueuſe, Mauritan avoit, ſuivant la Coutume, cent cinquante autres femmes dévouées à ſes caprices. Il exécutoit ſouvent avec elles le Balet Royal, au ſon de quatre-vingt trompettes d'yvoire, accompagnées de cinquante tambours, & de vingt-cinq chauderons. Entouré de Danſeuſes, il leur portoit alternativement de grands coups de ſabre, qui étoient habilement parés par des eſclaves appoſtés. Les femmes de leur côté, lançoient au Roi des fleches, que

d'autres eſclaves avoient auſſi le ſoin de parer. C'étoit aux yeux une réciprocité d'attaques & de dangers aſſez divertiſſante. D'ailleurs, on prépara les arcs, les fleches, les ſagayes. On épuiſa l'arcenal de Mitombo, qui contetoit trois fuſils & deux piſtolets. Enfin l'on empoiſonna deux cens mille Javelines avec des Manzanilles, ou des Feves appellées Ogon, que la bienfaiſante nature nous prodigue toujours avec libéralité.

Nos ſept mille trois cens quatre-vingt-treize hommes ſe trouvant prêts, toute la Famille Royale ſe tranſporta ſur des éléphans à la plaine Dorée. Le matin du jour indiqué, nous vîmes l'ennemi en préſence. Nous étions prêts à donner; mais le Roi de Bouré nous fit ſçavoir qu'il lui manquoit encore trois cens ſoixante-neuf hommes. Ce contre-

tems fâcheux ſuſpendit nos coups. Mon pere lui fit répondre qu'il étoit juſte, avant d'engager l'action, qu'on atrendit leur arrivée. Ce procédé étoit un peu différent de celui des Guerriers Européens, qui cependant nous traitent de Sauvages. Tels que des voleurs & des aſſaſſins, ils cherchent à ſe ſurprendre, & font conſiſter leur gloire à y parvénir. Ils tâchent de ſe trouver deux mille contre cinq cens, tandis qu'en une querelle particuliere, deux Européens qui en attaqueroient un ſeul, ſeroient à jamais deshonorés.

L'Armée de Félipe étant enfin compléte, le ſignal de l'attaque fut donné de part & d'autre. On jetta des cris horribles. On ſe lança des nuages de fleches, & de javelines. Enſuite on s'approcha pour faire jouer plus efficacement les dagues, & les ſagayes.

Des ruiſſeaux de ſang coulerent : ils entraînerent dans leurs flots pêle mêle, jambes, bras, cuiſſes, oreilles, nés, & tout ce qu'on avoit la bonté de ſe couper, pour complaire à des Marchands d'Europe.

Moi, qui n'étois point encore Philoſophe, je fis comme les autres ; &, pour ne point m'ennuyer, je contribuai, de mille coups au moins, à la commune boucherie. Je taillai, je tranchai, je fendis, j'aſſommai, je hachai, comme un Barbare, & un Héros.

Cependant le ſuccès étoit encore indécis. Je penſai heureuſement à l'Artillerie, que nous avions oubliée ſur un élephant. Je grimpe leſtement ſur l'animal, & je tire un coup de fuſil. L'Armée ennemie s'ébranle, elle vacille, elle eſt cubultée, & nous remportons la victoire. Admirez-en ceci la biſarrerie des effets & des

eauſes ; les efforts & les coups de ſept mille trois cens quatre-vingt-treize hommes, pendant un jour entier n'avoient pû obtenir l'avantage ; &, dans un inſtant, il eſt dû à mon index, faiſant partir une détente.

CHAPITRE V.

DANS toutes les Batailles, dès le moment où la victoire a été décidée pour un parti, il ſemble que les meurtres deviennent des aſſaſſinats. Ils durerent encore quelques heures du la part de nos gens. Mon pere ordonna qu'on ceſſât d'égorger, & nous ne ſongeâmes plus qu'à faire des eſclaves. Nous prîmes encore deux mille hommes en vie, & un grand nombre de femmes & d'enfans, qui ſuivent toujours les

Guerriers en Afrique, pour les ſervir & les encourager. Les bleſſés furent abandonnés, comme de raiſon. On les priva ſeulement de leurs crânes, pour en couvrir & parer nos têtes.

Le Roi de Bouré fût prêt à tomber auſſi dans nos mains, & ne dût ſon ſalut qu'à la vîteſſe d'un cheval, ſur lequel il regagna promptement ſes Etats. Mauritan, au lieu de mettre à profit ſa victoire, & de voler ſur le champ vers la Capitale de ſon ennemi, s'amuſa, ſuivant nos uſages, à s'enrichir par la vente de ſes priſonniers. Quelques Négocians Eſpagnols, arrivés dans une Bourgade voiſine, lui firent demander des paſſeports, pour venir traiter de l'achat. Ils les obtinrent facilement, quoiqu'ils fuſſent peut-être les parens des Portugais qu'on avoit mangés. Mais ceux-ci n'étoient point cou-

pables, car nous avions beſoin d'eux. Ils vinrent donc ſe rendre maîtres de tant d'infortunés. Nous en reçûmes en échange de bonnes barres de fer, de petits couteaux, quinze tonneaux d'eau-de-vie, quarante chauderons, une infinité de grains de verre enfilés, dix barrils de poudre, cinq fuſils, deux volumes de Muſique, vingt-deux ſonnettes, & trente-cinq grélots.

Je me reſervai cependant le droit de garder quelques-uns de nos vaincus, ſi j'en trouvois dans le nombre, qui euſſent le bonheur de me convenir. J'en fis, à cet effet, une eſpéce de revue. Le jour étoit prêt à finir. Ma vue tomba d'abord ſur un blanc, qui, au lieu de me regarder, & de ſonger à paroître triſte, avoit le nés au vent. J'imaginai qu'il ne ſe trouvoit point là, ſans avoir appris mon idiome. Je lui demandai donc

la raiſon de ſa diſtraction apparente. Je ne ſuis point diſtrait, répondit-il ſéchement; je conſidére attentivement au contraire une étoile de la premiere grandeur. Ah! me dis-je à moi-même, voici un homme qui, par cette allégorie, veut me faire un compliment, & me rendre juſtice... Mais Vénus, continua-t-il, va lui ravir à mes yeux la moitié de ſon éclat... Autrefois un Marabou m'avoit parlé d'une Vénus; je crus que c'étoit une nouvelle allégorie ſur mon penchant à l'amour: je remerciai le blanc. Il me repliqua bruſquement, nous ne nous entendons point encore: vous voyez un François, nommé Bellefont, Accadémicien de Bordeaux. Mes freres naviguent, & gagnent de l'or; je ſuis venu, avec eux, dans la riviere de Serrelione, pour y gagner de la gloire, & vous parlois tout à

l'heure d'une étoile & d'une planette. J'avois voulu faire dans vos Régions des expériences Phiſiques, Géométriques, Trigonométriques, Aſtronomiques; mais, je n'en ai fait qu'une tragique, puiſque le Roi de Bouré, qui me protégeoit, eſt peut-être actuellement ſans oreilles.

Je demandai bien vîte aux Eſpagnols un tel homme, & ne ſongeois qu'à l'aller entretenir ſur mes Nattes, quand une Négreſſe, belle comme la nuit, & qui avoit des yeux comme le jour, fixa tout-à-coup mes regards. Elle ſoupiroit, elle pleuroit, & levoit aux Cieux des bras d'ébéne, ronds, potelés, polis, & tout brillans de ménilles d'or. Je me ſentis intéreſſé, charmé, attendri par cet objet adorable. Ses ſoupirs arrêtoient ma reſpiration; & ſes larmes coulerent, goutte à goutte, dans mon cœur épanoui. Sans lui

parler, ſans m'informer de ſa naiſſance, je revendiquai vivement cette eſclave, &, comme ſi les Marchands avoient pû me la refuſer, je leur offris, pour ſa rançon, toutes mes richeſſes, & moi-même.

La Négreſſe & le François me furent livrés à l'inſtant. Je les menai en triomphe vers ma cabane magnifique, bâtie de terre rouge, & couverte de longs roſeaux. Je dis à Bellefont que j'avois toujours eu du goût pour apprendre ce qu'on ignoroit dans mon Pays, & que s'il vouloit m'enſeigner ſon idiome, & tout ce qu'il ſçavoit, il ſeroit auprès de moi, beaucoup moins mon eſclave, que mon ami. Je me tournai enſuite vers la belle Négreſſe, & lui exprimai, le plus patétiquement qu'il me fût poſſible, tout l'amour que m'avoit inſpiré ſa premiere vue. Je ne lui cachai pas

l'eſpoir, que j'avois conçu, de la voir répondre aux ſoupirs de ſon nouveau Maître : bien loin d'approuver mes diſcours, mon Eſclave les condamna. Elle me brava ; & eût la bonté de me montrer un petit couteau, paſſé dans ſa jarretiere.

Emporté par ma paſſion, j'allois peut-être la battre. Je me retins, & l'excuſai un peu, lorſque j'appris qu'elle étoit Princeſſe, & fille du Roi de Bouré. Son nom étoit Bambiche. Le moment ne ſe trouvant point favorable à mon amour, je me réſolus à temporiſer, & à philoſopher avec mon blanc, pour me déſennuyer pendant mon attente. Bellefont fit tout ce que je voulus. Au reſte, j'ordonnai qu'on reſſerrât avec ſoin la Princeſſe, pour la ſouſtraire aux yeux de Mauritan, qui, épris de tous les charmes qu'il rencontroit ſur ſes pas,

en avoit très-peu reſpectés dans ſa vie.

Cependant, le Roi donna ſes ordres, pour que l'Armée ſe tint prête à retourner le lendemain vers Mitombo. Je pris congé de Sa Majeſté, réſolu de partir avec l'Avant-garde. L'Aube parut; & nous nous mîmes en chemin, en aſſez bonne Compagnie. Mais, nous avions à peine marché deux heures, qu'il nous ſurvint de la part de Mauritan un ordre de revenir ſur nos pas. Bellefont, devenu en très-peu de tems mon Conſeiller, & mon Confident, demanda au porteur du décret ſi l'apparition de quelque fort parti de Félipe alloit être la cauſe de notre retour précipité. C'eſt bien pis que cela, lui répondit le Négre avec frayeur; Sa Majeſté, en ſortant ce matin de ſa tente, a éternué du côté gauche.

CHAPITRE VI.

LE François, qui ne connoiſſoit pas encore bien nos principes, & nos uſages, ſe mit à rire avec indécence, & alloit encourir l'indignation de l'Aide de Camp de mon pere; je leur impoſai ſilence à tous les deux, & j'ordonnai aux Soldats qui m'eſcortoient, de retourner ſur le champ vers les lieux qu'ils avoient quittés. De mon côté, j'étois prêt à les ſuivre, ſur mon Elephant, quand Bellefont s'aviſa de me perſuader que mon retour alloit être fondé ſur un motif ridicule. Qu'on éternue, me dit-il, à droite, à gauche, ou devant, ou derriere, je ne vois pas quelle influence cela peut avoir ſur les démarches des hommes.

Sans eſcorte & ſans ſuite, je continuai ma route avec lui, ma Princeſſe & mon éléphant, dans une vaſte forêt pleine de bêtes féroces de toutes les eſpeces, & très-foiblement éclairée de quelques rayons du ſoleil. Nous vîmes d'abord des ſerpens plus gros que de vieux arbres, enſuite des lions, des tigres, des licornes, des pantheres & des rhinoceros Bellefont à leur aſpect trembloit & treſſailloit. Me voilà raſſuré, s'écria-t-il un moment après, en faiſant un ſoupir de joie, tous ces monſtres ont diſparu, & je vois enfin des humains. Qu'appellez-vous des humains ? lui repliquai-je avec ſurpriſe ; je n'apperçois au contraire qu'une trentaine de grands ſinges nommés Barrys, de l'eſpece la plus malfaiſante. Nous les redoutons dans ces bois cent fois plus que les tigres. Ces coquins ont, au-deſſus des autres animaux, une portion

Princeſſe crie, & je ceſſe pour long-tems de frapper, de voir & d'entendre.

Au milieu d'une nuit, peut-être plus noire que le tein de Bambiche, étendu au pied d'un arbre, ſortant comme d'un profond ſommeil, & ne ſachant d'abord où j'étois, je me ſentis froiſſé, moulu, & baigné dans mon ſang. Après avoir mieux repris l'uſage de mes organes, j'appellai Bellefont, & la fille du Roi de Bouré. On ne me répondit pas. Je criai de nouveau, & toujours vainement. Effrayé, tremblant, interdit, je me levai comme je pûs & j'allai tâtonnant autour de moi, pour tâcher de retrouver quelque choſe. Je tombai enfin ſur un être palpitant & mouillé, que je reconnus pour Bellefont, à quelques ſyllabes entrecoupées qui ſortirent avec effort de ſa bouche. Il me reconnut lui-même, & m'attirant

m'attirant dans ſes bras, j'ai eu grand tort, me dit-il, de vouloir monter une maiſon dans ce bois.

Ne ſongeons plus au paſſé, lui répondis-je, en riant malgré moi, mon cher Bellefont, ſçavez-vous où eſt la Princeſſe ? Il me ſemble qu'il faudroit pour cela, dit-il en ſoupirant, que je ſçuſſe d'abord ſi je ſuis en vie : enſuite vous voudrez bien m'apprendre où je me trouve moi-même. Mais corbleu ! avouez donc auparavant, Monſeigneur, que je n'ai pas eu raiſon de vouloir me charger de pareils valets de chambre. Eh oui, oui, je vous l'avoue, lui repliquai-je avec impatiance ; mais pour l'amour de la grande Fétiche, levez-vous comme moi, & cherchons ma Princeſſe. J'aime aſſez vos grandes Fétiches, reprit-il en ſe plaignant & tâchant de ſe remuer ; mais pour Dieu, mon Prince, ne me parlez plus de vos eſpeces

d'hommes, pour faire ma barbe, ni pour tourner mon rot.

En finiſſant ces propos il ſe trouva debout. Nous cherchâmes enſemble autour de nous, & nous ne trouvâmes ni fille ni éléphant. Eh ! où ſont-il donc, mon ami ? lui demandai-je avec tranſport. Mais me répondit Bellefont, je les croirois enſemble. L'auguſte Bambiche, voyant que nous nous amuſions à faire ſemblant de dormir, ſe ſera ſauvée ſur l'animal, à la ſuite du Roi ſon pere, & aura pris pour guide l'un de mes valets de chambre. Peut-être auſſi que ces coquins, devenus tout-à-coup vos rivaux, auront enlevé la Princeſſe, & ſe la diſputent au ſommet de quelqu'un de ces arbres.

Ce diſcours, que Bellefont croyoit lui-même très-mal fondé, déchira mon cœur amoureux, & faillit me livrer au déſeſpoir : je

ſçavois en effet que les grands ſinges enlevoient très-ſouvent des filles. Oh çà, mon Prince, reprit le François, gagnons, croyez-moi la premiere auberge, & après un bon ſoupé nous nous coucherons s'il vous plaît pour long-tems. Eh ! où croyez-vous donc être, lui repliquai-je avec dépit ; à vingt lieues autour de nous il n'y a peut être pas un homme ; il s'y trouve encore moins des lits & des auberges. Pardonnez-moi, me dit-il à ſon tour cette petite erreur de géographie. couchons-nous donc ſous ces beaux arbres, & nous nous leverons avec le jour, ſi auparavant vos léopards & vos tigres ont la complaiſance de ne pas nous dévorer.

Bellefont ſe coucha, & s'endormit tranquillement. Je me couchai auſſi ; mais je fus bien loin de dormir. Je ne ſongeai qu'à la fille

du Roi de Bouré, pleurant comme Achille, furieux comme Ajax, & fou comme Roland.

CHAPITRE VII.

QUELQUES rayons de l'aurore parvinrent enfin juſqu'à moi. J'apperçus à mes côtés pluſieurs ſinges morts, & plus loin à travers des arbres mon éléphant qui paiſſoit; mais il étoit tout nud, ſans tour & ſans princeſſe. J'éveillai Bellefont; il penſa avec de l'eau claire nos bleſſures & nos cicatrices. Sur un tas de branches que nous eûmes l'art d'enflammer ſans fuſil, car nous l'avions perdu, nous fîmes rotir quelques-uns de nos ennemis pris ſur le champ de bataille. Nous les chargeâmes ſur l'éléphant; nous y montâmes nous-mêmes; & armés de quelques javelines qui m'étoient reſ-

tées, nous continuâmes tristement notre route; par bonheur en chemin Bellefont m'égaya & m'instruisit. Il me fit connoître les premiers principes de votre langue, & ceux de la Philosophie, des Mathématiques & des beaux Arts. Je l'interrompois de tems en tems pour lui parler de ma divine Bambiche. Vous la retrouverez quelque jour, me dit-il, avec assurance. Premierement une jolie femme n'est jamais tuée; secondement nous avons vu le petit couteau. Elle sera donc respectée, autant qu'elle voudra l'être. Enfin sa beauté doit durer aumoins quinze ans encore; & avant que dix ans se soient écoulés vous aurez tué tant de singes, que l'un d'eux à l'article de la mort vous apprendra infailliblement sur quel arbre ou dans quelle taniere on retient les charmes de la Princesse.

Tous ces raisonnemens ne me consoloient guères. Pour m'arracher au chagrin je retombois dans les sciences : & j'éprouvai que le mérite ne s'acquiert aisément que dans le malheur. Nous fûmes cependant rejoints par l'armée de Mauritan ; & nous atteignîmes enfin près de Mitombo, les Cabannes Royales & l'Ombre sacrée de la grande Fétiche.

L'assemblée des Juges du Pays ne manqua point de venir me haranguer. On n'imagineroit pas quelle est à Mitombo la parure des gens de justice. Un masque uniforme doit toujours cacher leur visage. Couverts d'une casaque ornée de différens plumages, ils ont des cliquettes dans les mains, & aux jambes des sonnettes. Leurs masques les mettent à l'abri des sollicitations particulières ; & ils sont avertis qu'il faut juger les hommes sans passion par le tinta-

marre que produit leur vêtement, dès l'inſtant qu'il eſt agité.

Je faiſois cependant des progrès dans les ſciences qui m'étoient appriſes, & ſurtout par préférence dans celle d'une morale épurée & ſalutaire. Bellefont m'en applaudiſſoit ſans flatterie, quoique je fuſſe Prince & ſon maître; il me délivra d'une infinité de préjugés qui dirigent les démarches des Négres, & tiranniſent leur raiſon. Il me dit qu'on avoit tort de tuer ſur le tombeau de nos Rois, une femme & cent valets, quoique cet uſage préſervât en effet les Rois méchans d'être empoiſonnés par leurs valets ou par leur femme. Il ne voulut point qu'on découpât ma peau pour y deſſiner de vains taliſmans. Il m'aſſura que le Diable n'avoit jamais été blanc; & je laiſſai dans mes cabanes,

par ſesc onſeils, mes écorces ſacrées. Il me conſeilla néanmoins de continuer mes préſens à la grande Fétiche, & même d'ordonner aux Negres de ma garde d'aller l'adorer tous les jours. Malgré ces ſages précautions, les Marabous perſécuterent mon Académicien. Ils firent entendre au peuple que vingt-cinq livres de ſang tout chaud tiré du cou d'un Européen, ſeroient pour nos Dieux la plus agréable des offrandes; mais je parvins à leur impoſer ſilence. Bientôt ma Nation entiere ſe vit en proye à des malheurs plus terribles & plus funeſtes. Le dangereux & cruel Félipe avoit ramaſſé de nouvelles forces. Il nous fit déclarer par un héraut qu'à la tête de cinq mille hommes il nous attendroit dans quinze jours ſur une montagne à ſoixante lieues de Mitombo, & qu'il étoit bien réſolu d'y prendre

ſa revanche. Tandis qu'on ſe prépara vivement à repouſſer ſa nouvelle attaque, les Marabous redemanderent encore pour les Fétiches les vingt-cinq livres de ſang européen. Malgré ma réſiſtance & mon pouvoir le malheureux Bellefont alloit être pris & piqué à la jugulaire ; je le fis diſparoître à propos. Je l'envoyai d'avance ſur le chemin du nouveau champ de bataille, où il reçut de moi le conſeil & l'ordre de m'attendre. Je fis cependant préparer toute l'artillerie de la Couronne, & tranſporter avec ſoin nos poudres vers la montagne, malgré les ſcrupules qui s'éleverent dans mon ame à cet égard : &, à la vérité, des ſuccès qui ne ſont dus ni à nos forces, ni à notre bravoure, peuvent-ils être glorieux pour nous ? Ce n'eſt point vos Généraux qu'il faudroit couronner le plus ſouvent après vos

victoires, mais ces groſſes pieces d'airain, qui, vomiſſant mille morts à la fois, ont plus fait qu'eux & trois armées.

Tandis que la nôtre s'avançoit vers la montagne, j'allai rejoindre mon Académicien. Je le trouvai dans une perplexité ſinguliere, cauſée par ſes réflexions ſur l'avenir & ſur le paſſé. Il m'en fit part avec cette naïveté, que la vraie Philoſophie donne ou rend à la nature. J'étois venu à Bouré, me dit-il, pour y faire des expériences utiles : j'y fus accueilli par le Roi. Ses ſervices paſſés m'attachent à lui par les liens de la reconnoiſſance. Je me ſuis aviſé de le ſuivre à la guerre. Il auroit dû m'en coûter la vie ; mais votre Alteſſe a eu la complaiſance de me faire ſon eſclave, & de préſerver mon col de la plus triſte des aventures. Je vous dois donc de la reconnoiſſance auſſi, &

de l'obéiſſance peut être. Dans ces circonſtances, vous allez vous battre de nouveau : vous avez des fuſils & de la poudre ; j'ai donc dû, ce ſemble, reſter de votre côté. Cependant, ajouta-t-il, votre ennemi, qui n'eſt pas ſot, & qui depuis ſon dernier malheur doit l'être moins encore, s'eſt emparé, dit-on, d'une haute montagne. Moins éloigné que vous de la mer, il a pû recevoir des Européens beaucoup plus de poudre que vous n'en avez, & des fuſils plus nombreux, ou plus grands que les vôtres. Par conſéquent, mon Prince, j'aurois peut-être dû ne point vous attendre, & revoler vers Félipe. Je raſſurai mon François ſur l'objet de ſes craintes, en lui faiſant conſidérer le courage de nos gens, & leur confiance en la protection de nos Fétiches. Il me ſuivit juſqu'au pied de la montagne, où

les cinq mille hommes de mon pere ſe rendirent, & furent auſſitôt rangés en Bataille. Mauritan arma de ſes fuſils & de ſes piſtolets des Officiers bien exercés à leur maniement. Un quartier de réſerve pour la Famille Royale fut établi au centre de l'armée, & on eut le ſoin d'y reſſerrer nos poudres. Je chargeai mon Mathématicien de les garder, & de les diſtribuer aux tireurs à meſure qu'ils en auroient beſoin. J'allai me mettre enſuite à la tête de nos Négres, attendant le ſignal, & l'approche des ennemis. Je les entrevoyois parmi les arbres qui couvroient la montagne. Le ſignal fut donné & le cri général entendu, mais les gens de Félipe n'approcherent pas. Ils ſe contenterent de faire pleuvoir du haut de leur camp des milliers de fléches & de javelines, qui portoient parmi nous le ravage & la mort,

tandis que les nôtres, lancées vers eux de trop bas, tomboient au pied du mont, ſans force & ſans effet. Nos armes à feu tirerent. L'armée de Bouré loin d'être épouvantée de leur fracas, parut au-contraire s'en mocquer. Je pris tout-à-coup une réſolution, qui me fut ſuggérée par la circonſtance; ſuivi de tous nos gens, je gravis contre la montagne; mais tout-à-coup auſſi, l'aurois-je pû prévoir! cent fuſils & deux pieces de canon nous foudroient d'enhaut, nous culbutent, & nous précipitent pêle mêle dans la vallée d'où nous ſortions. L'armée de Félipe nous pourſuivit alors pour frapper de plus près. Ses canons la ſuivant dans des intervalles & tirant avec continuité, achevent de nous terraſſer. Le mal n'eut pourtant pas encore été ſans emede; mais un boulet donnant dans l'un des barils de notre pou-

dre, les enflamme tout à la fois, & fait partir pour la lune, mon pere, ſes femmes, tous ſes gardes & les membres rotis de mon cher Belle-font.

Je fus abbatu moi-même en cet inſtant fatal par un coup de maſſue, qui me fut donné ſur l'oreille gauche. On s'empara de ma perſonne, qui depuis ce moment, & comme vous le voyez, n'a porté qu'une oreille.

CHAPITRE VIII.

FELIPE fit encore ſacrifier à ſon reſſentiment au moins un millier de nos gens. Ses Négres, las & non raſſaſiés de meurtres, devinrent enfin par intérêt plus humains, ou moins barbares. On enchaina les reſtes de mon parti. Je fus enchaîné moi-même, ſans diſ-

tinction ; & je perdis dès cet inſtant le privilége que ma naiſſance ſembloit m'avoir donné de me croire au-deſſus des autres hommes. On ne daigna pas même s'informer ſi j'avois eu l'honneur d'être Prince.

Humilié, terraſſé, dévoré par la douleur, me voyant conduit vers la mer, pour devenir peut-être l'eſclave du plus vil des Européens, je réſolus de chercher dans une prompte mort un remede à mes maux extrêmes. Dénué de tout autre moyen, j'allois pour m'étouffer, replier & avaler ma langue, quand la vue d'un objet divin retint & calma mes tranſports. Nous traverſions une forêt ſombre ; des cris aigus, & devenus généraux, firent arrêter l'armée entiere. C'étoit la belle Bambiche. Des Négres l'avoient retrouvée au ſein d'un rocher, où par hazard la ſoif les avoit entraî-

nés. Amenée à ſon pere, le hazard la conduiſit auſſi près de moi. Elle me reconnut au premier coup d'œil, vint mettre ſes mains dans les miennes, & répandit ſur mon ſort quelques larmes précieuſes. Quelle ſituation pour mon ame! Quels, nouveaux tranſports de douleur & de joie déchirerent mon cœur en le raviſſant! Mes yeux ſe couvrirent de pleurs; je n'eus pas la force de proférer une parole; des ſoupirs brûlans & à demi étouffés furent les ſeuls interprêtes de tous mes ſentimens. La fille du Roi de Bouré attendrie, mais preſſée de me quitter, ſe hâta de me dire qu'elle m'avoit aimé dès l'inſtant où je l'avois redemandée aux Eſpagnols. Elle ajouta que depuis, elle avoit toujours été fidele à ſon amour, nourrie par les ſinges, & ſoutenue du petit couteau, lequel elle eut encore la bonté de me montrer ſous ſa jarretiere.

La Princeſſe alloit m'en dire davantage ; ſon pere qui venoit à ſa rencontre, & qui n'étoit pas loin, l'appella, & l'arracha tout-à-coup à ma vue. Je ſçus qu'elle ſollicita ma délivrance ; le barbare Félipe, apprenant qui j'étois, lui impoſa ſilence, & lui dit que je ſerois le premier vendu. L'envie de me tuer me reprit ; mais toutes réflexions faites, je réſolus de ſupporter mon ſort, dans l'heureux eſpoir de revoir Bambiche, & d'obtenir ſans doute de ſon Alteſſe le prix d'un amour approuvé, ſincere & malheureux. On me conduiſit cependant juſqu'à l'embouchure de la riviere de Serrelione. J'y fus livré à deux Marchands Anglois, qui s'étoient faits une habitation dans l'une des Iſles. Ils donnerent en échange du Prince de Mitombo, deux violons, dix noix de kola, un papier de muſique & trois flageolets.

Auprès de mes nouveaux maîtres mes occupations ne furent pas pénibles, mais elles me parurent bien aviliſſantes : avec la queue d'un éléphant j'étois obligé de chaſſer toutes les mouches de la maiſon. S'il en reſtoit une le ſoir, on me couchoit le ventre contre terre ; là j'étois régalé de cent coups de fouet, ou de nerf de bœuf, qui, en me cauſant des douleurs affreuſes, ſillonnoient ma peau, déchiroient ma chair, & meurtriſſoient mes os. Mon ſang coulant à gros bouillons ſuſpendoit enfin les coups de mes bourreaux, qui craignoient de perdre leur argent, s'ils me faiſoient périr. Pour guérir mes bleſſures, ils les impregnoient alors de vinaigre, de poivre & de ſel, dont l'acide & l'âcreté augmentoient & combloient l'horreur de mes ſouffrances. Voilà comme les hommes, qui ont le bel

avantage de posséder la raison, traitent en ce pays là les hommes, parce que ces derniers préferent le fer à l'or, parce qu'ils sont d'une autre couleur, & qu'ils n'ont pas le nez aquilin.

J'aurois succombé sans doute sous la barbarie de mes maîtres, s'ils n'avoient trouvé l'occasion de gagner beaucoup à se défaire de moi. Un Marchand François m'enleva de leurs mains, & me fit embarquer avec quatre cens autres Négres. Si celui-ci, pour nous conserver & pouvoir gagner sur ses achats, nous mit quelque tems à la gêne, du moins travailla-t-il à nous la rendre supportable. Il nous faisoit entendre tous les jours un concert d'instrumens & de voix, & nous donna des Maîtres-à-danser. Quelques-uns de mes camarades apprirent le menuet, l'allemande & la bourrée; & dans le cours du voyage on n'en trou-

va que cent quatre-vingt neuf poignardés par eux-mêmes, étouffés ou pendus. Ce petit commerce, comme vous le voyez, doit donner à nos peuples une idée charmante de la douceur des mœurs européennes, & de l'humanité qui dirige vos ames.

Nous fûmes tous débarqués & revendus à la Martinique. J'eus le bonheur d'écheoir en partage au moins cruel, & peut-être au plus éclairé des François de la Colonie. Il s'étonna qu'arrivant d'Afrique je ſçuſſe déja m'exprimer aiſément dans ſa langue. Vous penſez bien qu'il fallut lui apprendre auſſi mon hiſtoire, & il me fit la grace de s'attendrir en ma faveur. Tandis que mes camarades furent condamnés aux travaux les plus pénibles, & traités comme des animaux, pour procurer aux Inſulaires deſœuvrés le café, le ſucre & l'indigo, Du-

colart mon nouveau Maître me nomma ſon Bibliothécaire, & ſon Conſeiller : je puiſai dans ſes livres nombreux des lumieres étendues & toute la raiſon que je vous montre ; il ne pouvoit néanmoins s'empêcher de ſe défier de moi. Mes camarades avoient formé autrefois, à la Martinique, le projet de s'armer en ſecret, & de faire périr à la fois leurs Maîtres. Ils auroient vraiſemblablement réuſſi dans leur entrepriſe, s'ils n'avoient été trahis par une Négreſſe qui nourriſſoit un enfant blanc. D'ailleurs un grand nombre de Négres déſertent ſouvent des habitations, & vont jouir dans les bois, ſous le nom de Négres Marons, d'une liberté dont on leur fait un crime. Quelquefois ils en ſortent, & reviennent dans les champs piller les vivres qui leur manquent. Ainſi un Négre, quel qu'il ſoit, ne peut s'at-

tendre à jouir en Amérique de l'amitié d'un Blanc. On croit beaucoup nous honorer, ſi on nous place dans un rang intermédiaire entre l'homme & la bête.

CHAPITRE IX.

Il eſt de doux momens, où deux hommes qui s'entretiennent oublient entierement les préjugés de l'état, de la richeſſe, ou du rang qui les ſéparent quelquefois, pour ſe livrer ſans réſerve aux attraits d'une ſympathie réciproque. Alors ils ſe font mutuellement & avec plaiſir les confidences les plus intimes, ſouvent ſans y ſonger, & ſans en prévoir les conſéquences. J'épiois auprès de Ducolard ces inſtans favorables. Je plaidois alors ma cauſe & celle de mes camarades. Je lui arrachois des aveux, dont je ſçavois enſuite

tirer parti, lorſque j'étois contraint à les défendre.

J'acquis ainſi par dégré un empire preſque abſolu ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur. Un jour, où je lui faiſois des reproches ſur la méfiance qu'il ſembloit me montrer encore quelquefois; je veux faire ceſſer, me dit-il, tes ſoupçons & tes plaintes. Je t'avertis confidemment que je me prépare à t'amener, en France; de plus, je dois aller demain avec mes amis à une chaſſe intéreſſante; je veux t'armer & te mettre de la partie, quoique, en cette occaſion, tu ne fuſſes peut-être pas fait pour t'y trouver. Je remerciai beaucoup mon Maître, ſans rien comprendre néanmoins à la nature du ſecond bienfait. Le lendemain arrivé, cinq ou ſix François en armes viennent prendre Ducolard, pour aller à la chaſſe indiquée. On me charge d'un bon fuſil, & je me

mêle aux Chaſſeurs, dans l'intention de leur faire admirer mon adreſſe. Nous pénétrons dans une forêt. Les chiens quêtent, beaucoup de gibier part, & perſonne ne tire. Un liévre ſort de mes côtés; je le mets en joue, & me prépare à interrompre le ſilence de nos fuſils; mais d'un air empreſſé on me fait ſigne de ne point tirer. Ne comprenant rien à cette défenſe, je demandai à l'un des Chaſſeurs quelle pouvoit être cette plaiſanterie. Il éclatta de rire, & me répondit; aujourd'hui, mon ami, nous ne devons tuer que des Négres Marons.

Imaginez, s'il eſt poſſible, combien je fus étonné de cet aveu, & du ton que l'aimable François avoit pris pour me le faire. Eh quoi! Monſieur, lui repliquai-je avec courroux, il ſe pourroit que dans ce pays on iroit ainſi gayement à la chaſſe aux hommes?

Vous

Vous êtes plus féroces que nos lions & nos tigres : s'ils dévorent quelquefois vos ſemblables, ce n'eſt ordinairement que lorſqu'ils en ſont attaqués... J'allois pourſuivre ſur le même ton mes repréſentations & mes reproches ; les Chaſſeurs ſe réunirent pour m'impoſer ſilence. Monſieur le Négre, me dit l'un d'eux avec un air railleur, aurois-tu par hazard l'envie de te faire aſſommer? Tu n'as pour y parvenir qu'à nous continuer tes remarques morales. Apprends plutôt, imbécille Docteur, que les déſerteurs, les voleurs & les brigands doivent partout être punis de mort. Saches que n'ayant point ici des troupes nombreuſes, ni aſſez de Maréchauſſée, nous ſommes tous, par néceſſité, Soldats, & ſoutiens de la Juſtice. Apprends enfin qu'au lieu d'expirer ſur des roues, tes Marons ſont trop heureux de périr d'un coup

de feu, & de pouvoir ſur tout en mourant contribuer aux plaiſirs de leurs Maîtres.

J'allois oppoſer mille raiſons à ce raiſonnement ſingulier, & parvenir peut-être à me faire battre, quand la voix des chiens & un bruit entendu dans une feuillée, mit tout-à-coup la troupe aux champs. C'en eſt un certainement. ſe dirent-ils l'un à l'autre: où eſt-il? où eſt-il? ... Déſeſpéré de me voir prêt à me trouver le témoin du meurtre d'un Compatriotte, je m'aviſai de tirer en l'air mon fuſil, pour avertir du moins le Négre par quel côté on alloit l'aſſaillir. Les Chaſſeurs m'en firent un crime, & je ne ſçais pas ce qu'il alloit en arriver, ſi je n'euſſe à l'inſtant ſçu trouver une défaite. Je leur dis que leur armes m'étant très-peu connues, j'avois trop baiſſé mon fuſil, & qu'un buiſſon avoit fait partir le coup malgré moi. Ce

menſonge me ſauva de leur reſſentiment, & cependant on n'atteignit point le Maron.

Quelques momens après, un orage ſubit & violent dérangea notre chaſſe. Une pluie abondante accompagnée d'un vent furieux, & du tonnerre, nous contraignit tous à chercher des aſyles. On ſe mit d'abord ſous de grands arbres; mais il fallut bientôt en déloger pour n'être pas entraînés par les torrens, ou écraſés par la chute des arbres que les vents abbatoient quelquefois avec un bruit effroyable. La bande ſe diviſa, comme il arrive en pareille occaſion, & chacun de nous n'eut plus en vue que ſon propre ſalut. Je ſuivis cependant mon Maître. Après un quart d'heure de recherches & de marche incertaine nous trouvâmes enfin pour nous mettre à l'abri, le vaſte creux d'un rocher énorme. J'allumai du feu pour ſé-

cher nos hardes dans cette eſpece de caverne, eſperant qu'à la fin de l'orage & avant la nuit nous pourrions regagner notre habitation. Mais les vents furent ſi capricieux & ſi peu complaiſans, qu'ils amenerent ſur nos têtes toutes les flammes du mont Véſuve, & une bonne partie de la Mer Atlantique.

La nuit nous ſurprit donc dans notre appartement trop naturel. Affreux pour mon François riche, il étoit pour moi un Palais. J'eſpérai d'y paſſer quelques heures délicieuſes, ſur un tas de feuilles ſéches & dans les bras d'un ſommeil non interrompu ; mais à peine eus-je préparé notre lit, qu'un bruit ſourd s'étant fait entendre vers l'ouverture du rocher, nous y regardâmes, & nous vîmes entrer à la file une douzaine de Négres Marons. Il ſeroit aſſez difficile de ſe peindre la terreur

dont fut saisi tout-à-coup mon doux Maître. Nous allions l'un & l'autre courir à nos fusils étendus loin de nous sur des feuilles : Nous fûmes arrêtés en attitude par six Négres qui tendirent sur nous leurs arcs garnis de fleches, & par trois autres qui s'approcherent armés de longs poignards.

Ducolard tombe aux pieds de ses terribles aggresseurs : je vole entre eux & lui pour le couvrir de mon corps, & le garantir, en expirant, des premiers coups qu'on alloit lui porter. Les Marons étonnés d'un procédé que de ma part ils trouverent bizarre, ne voulant point d'ailleurs tuer un Négre, baisserent leurs armes, en s'emparant néanmoins des fusils. Ils me déclarerent ensuite, en jurant très-éloquemment dans ma langue, qu'ils alloient égorger le chien de Blanc, lequel sansdoute devoit être mon Maître. Ils

me dirent auſſi que certainement la barbare avoit été ce jour là de le chaſſe qu'on leur avoit faite. Enfin, ajouterent-ils, tu profiteras de ſes dépouilles & tu n'auras point à craindre qu'on t'impute ſa mort ſi tu veux partager nos deſtins & notre liberté. Duçolard déſira que je lui expliquaſſe en françois ce qu'on venoit de me dire; & je ne lui laiſſai pas ignorer une ſyllabe de tous ces propos agréables.

CHAPITRE X.

PALE, tremblant, & preſque mort, mon Maître alloit me dicter une réponſe: je l'interrompis & me hâtai de la faire moi-même. Mes camarades & mes amis, répliquai-je en françois aux Négres, tout ce que vous venez de propoſer eſt juſte. On vous avoit ravi

votre liberté ; on vous avoit vendus comme de vils animaux ; dans cette Isle maudite, vous aviez été condamnés à des travaux pénibles, & pour de simples négligences vous aviez éprouvé peut-être les plus durs châtimens ; mais quelques pas vers ce bois vous ont ravi à vos tyrans, & vous ont rendu la liberté qu'en naissant vous teniez des mains de la Nature. Enfin vos anciens Maîtres, que malgré vous il vous faut aller piller quelquefois pour pouvoir subsister ici, viennent vous poursuivre jusques dans vos retraites. Lorsque vous les rencontrez seuls, il est raisonnable, sans doute, que vous les préveniez, & que par leur trépas vous tâchiez d'éloigner le votre. Cependant, mes chers amis, avant que d'exécuter aujourd'hui sur Ducolard, que voilà, cet acte de vengeance, ou plutôt de justice, écoutez, je vous

prie, quelques réflexions que j'ai faites malgré moi, & qui vraiſemblablement ſont aſſez mal fondées. Nous ſommes nés libres, la plûpart, ou ſi ce n'eſt pas nous, ce fut du moins nos peres : mais n'avons-nous pas été pris en Afrique après quelque bataille perdue ? Le vainqueur, ſuivant l'uſage, avoit le droit de nous égorger. En nous laiſſant la vie il nous a fait une grace, que nous avons pû refuſer. Il a enfin vendu notre liberté à des Blancs ; & nous y avons tous conſenti, puiſque nous vivons encore. Les Blancs devenus nos Maîtres, & qui en cela ont ſacrifié une partie de leurs biens pour ne pas travailler eux-mêmes, ont exigé que par nos travaux nous leur rapportaſſions l'intérêt de ce que nous avons coûté. Ceux de nous qui ont refuſé de remplir en partie cette charge, ſe ſont rendus, je crois, cou-

pables d'une eſpece de vol. On les en a punis, parce que nous avons peut-être des camarades qui réſiſtent trop ſouvent à la raiſon, s'ils ont le bonheur de la connoître. Sans réfléchir ſans-doute à ces choſes, ne voyant que la peine, oubliant ſurtout l'obligation réelle, pluſieurs d'entre nous déſertent des maiſons, où ils étoient abondamment nourris, bien couchés & pourvus de femmes. Ils viennent de là errer dans des forêts; oiſifs & ennuyés, ils n'y trouvent ordinairement ni aſyle ni repos véritable. Quelquefois dépourvus d'alimens néceſſaires, ils ſont obligés de devenir brigans & ſouvent meurtriers. Ils terminent enfin leurs triſtes jours, tirés comme des ſangliers, ou pris, & roués comme des aſſaſſins. O mes amis, quel train de vie! & l'agréable dénouement! Tel eſt pourtant le ſort auquel vous vou-

lez que je participe après avoir tué un homme conſidéré, dont la mort exciteroit mille Blancs à la vengeance, & à notre punition, après m'être ſouillé du ſang de mon Maître, que vous voyez, & que je chéris comme un pere, parce qu'il l'a mérité. Oui, mes Camarades, il eſt des François, & Monſieur Ducolard en eſt la preuve, qui voient en nous des hommes, maltraités par le ſort, néceſſaires à leurs travaux, ſacrifiés à la néceſſité, malheureux, mais eſtimables quelquefois, & toujours reſpectables. Mon Maître, qui m'aime auſſi, & duquel je vous réponds, ſeroit peut-être capable, mes amis, de vous arracher tous à vos infortunes. Je puis me tromper ſans doute, mais il me ſemble que les François auxquels vous apparteniez, ſe trouveroient très-heureux de vous voir rentrer dans leurs habita-

tions. J'imagine que votre bonheur même pourroit auſſi en dépendre. Vous ſeriez vraiſemblablement ſatisfaits de vous voir d'abord pardonnés ; premiere convention, que Monſieur Ducolard garantiroit, après en avoir traité lui même. Je ſuis certain que vous ſeriez ravis de vous occuper de nouveau, puiſque c'eſt le ſort de tout homme. Vous ſerez charmés à ce prix de vous retrouver au milieu des alimens, des boiſſons, des inſtrumens, & ſurtout de vos cheres maîtreſſes. Oui, mes amis, vous en ſerez enchantés; & vous mériterez avec le tems qu'un bon Maître, ſatisfait de vos ſervices, vous rende la liberté, vous aide, vous marie, & peut-être vous enrichiſſe. Encore un point, mes Camarades, & vous allez décider. Le jour va paroître: Monſieur Ducolard prend vos noms; il part, & va parler.

à tous vos Maîtres. Vous me retenez parmi vous jusqu'à la réponse ; & par prudence en attendant, vous posez au loin des sentinelles. Si vous découvriez quelque piége, si la réponse n'est point favorable, si vous n'obtenez pas les avantages dont je vous ai parlé, si enfin mon Maître ne revient pas lui-même pour vous en instruire, chargez vos fusils, & quand il en sera tems, vous les déchargerez dans ce cœur, qui vous aura séduit par de fausses promesses.

La réponse des Négres à ce discours, que je n'avois pû préparer, fut un cri général de joie & de tendresse, & un acquiescement formel à mon heureux projet. Ils voulurent tous se jetter aux genoux de Monsieur Ducolard, mais ils ne purent y parvenir ; car mon Maître qui jusqu'à ce moment s'étoit tenu à genoux lui-

même, attendant le coup de la mort, transporté alors d'une joie excessive, vint me sauter au cou, me donner mille baisers, & m'innonder de ses larmes.

Il prit ensuite la parole lui-même; il ratifia tout ce que j'avois promis, écrivit les noms, & se tournant vers moi, m'assura que je serois incessamment libre. Plusieurs Marons répandirent des pleurs. L'un nommoit un ami, l'autre sa femme, un autre deux maîtresses. Mais surtout, d'une voix commune, ils changerent un point aux conventions proposées. Ils voulurent que nous repriſſions nos fusils,& que j'accompagnasse mon Maître aux habitations. Dabord par crainte de surprise je refusai cet avantage; mais les Négres me repliquerent ingénuement, que ma raison & mon esprit les serviroient peut-être auprès de leurs Maîtres, & léve-

INST.-OXFORD-TAYLOR

roient les difficultés qui pourroient ſe rencontrer dans l'exécution du traité. Je n'inſiſtai plus ſur ce ſujet. L'aube du jour commençoit à paroître: je donnai mon bras à Monſieur Ducolard, nous reprîmes nos armes, & nous ſortîmes de la caverne chargés de louanges & de bénédictions.

Mon Maître extaſié de joie, croyoit à peine tout ce qui venoit de ſe paſſer; & il me dit d'abord avec gayeté que j'avois un talent ſupérieur pour les ambaſſades. Auſſi m'attends-je quelque jour, lui répliquai-je ſur le même ton, à devenir le plénipotentiaire du genre humain. Je veux alors pacifier pour jamais tous les freres de la grande famille, l'Afrique, l'Aſie, l'Europe, l'Amérique, les Blancs, les Noirs, les Bruns, les fourrés, les habillés, les nuds, les batiſés, les circoncis, les poilras & les barbes.

En tenant ces propos & beaucoup d'autres ſemblables, nous approchions de la maiſon, où nous étions attendus avec beaucoup d'impatience. Nous rencontrâmes en chemin pluſieurs compagnons de la veille, qui avoient paſſé la nuit dans le creux de quelque arbre, ou ſur le gazon, ou dans l'eau. Ils juroient tous, & ſe plaignoient de la mauvaiſe chaſſe qu'on avoit faite. Mon Maître leur dit qu'il avoit un peu moins à ſe plaindre. Combien en avez vous tués ? lui repliquerent-ils vivement : mais Monſieur Ducolard ne voulut pas s'ouvrir davantage, juſqu'à ce que nous fuſſions parvenus aux habitations, où il les engagea tous de vouloir bien l'accompagner. Les Maîtres des Négres Marons ayant d'abord été aſſemblés par un billet circulaire, Monſieur Ducolard les inſtruiſit de tout ce qui nous étoit

arrivé dans la nuit. Mais les avis ſur ce qui nous reſtoit à faire ne furent point uniformes. Il ſe trouva dans le nombre quelques plaiſans qui ne vouloient pas perdre l'occaſion d'aller faire la plus belle des chaſſes. On ſe conforma néanmoins enſuite aux intentions de mon Maître. Quelques-uns de la troupe accompagnés d'une foule de curieux, ſe tranſporterent à la caverne, & en ramenerent en pompe tous mes nouveaux convertis.

CHAPITRE XI.

PEU de tems après cette époque, qui fit de moi à la Martinique un objet de curioſité générale, Monſieur Ducolard s'embarqua pour la France avec ſon Bibliothécaire fameux. Nous hazardâmes la traverſée ſur un petit vaiſſeau marchand, qui ſans dou-

te avoit été conſtruit depuis long-tems, ou qui portoit avec lui peut-être des vers principes de ſa deſtruction. Quoiqu'il en ſoit, après une navigation d'un mois, très-contrecarrée & très-pénible, nous trouvant dans une nuit ténébreuſe, & ſur des ondes furieuſement agitées, voilà qu'on crie tout-à-coup ſur le tillac, allerte ! le navire fait eau de tous côtés ! Nous ſommes perdus, nous périſſons ! On parle, on pleure, on prie, on jure : nous montons tous pour nous convaincre de la vérité du fait, & pour nous la prouver les bouillons d'eau montent avec nous. Envain a-t-on recours à toutes les pompes, le vaiſſeau eſt prêt à couler bas. Dans la confuſion générale où nous fûmes jettés par cet événement ſubit, les moins imbécilles ſongerent à la chaloupe. J'y deſcendis leſtement, appellant de toutes mes forces

mon cher Maître, mais il put bien ne pas m'entendre, ou n'eût pas le tems de me joindre. Quelqu'un coupa le cable, par où nous tenions au vaiſſeau. Nous en fûmes ainſi ſéparés, & nous vîmes bientôt l'affreux inſtant où les gouffres des mers l'engloutirent.

Quoique affranchi par la mort de Monſieur Ducolard, je reſſentis vivement ſa perte. Je pleurai dans un coin de la chaloupe, & mes compagnons n'étoient pas plus gais que moi. De cent trente-ſept perſonnes qui s'étoient embarquées nous ne nous trouvâmes que neuf dans une chaloupe très-petite, encore fûmes nous loin de nous croire ſauvés, lorſque, toutes perquiſitions faites, il fut décidé que nous manquions d'alimens. Avant de ſauter du vaiſſeau je m'étois heureuſement muni de deux groſſes bouteilles d'eau-de-ie. Je déclarai à mes camarades

Blancs la petite reſſource qui me reſtoit, & je la leur livrai pour la rendre commune. Je vis pluſieurs d'entre eux fachés de me devoir ce ſervice, & je n'en fus point ſurpris. En ſe marquant tous des places ils me donnerent la derniere, & je me dis à moi-même, je l'aurois deviné. On parla de ramer : je devinai encore qu'on alloit me prier de me mettre le premier à l'ouvrage. Toute la bande ne put pourtant me dire de quel côté il convenoit de naviger. J'avois ſuivi pendant la route les opérations du Pilote : je conſidérai le ſoleil qui ſe levoit ; & je dis que l'Angleterre étoit ſûrement au Nord-Eſt. J'ajoutai que le vent nous y portant alors, quelques-uns de nos mouchoirs noués enſemble & attachés en l'air à nos deux rames, nous vaudroient mieux que dix rameurs. On m'écouta ; on ſe regarda ; on hauſſa les

épaules ; & je ramai. Mes compagnons d'infortune m'ayant laiſſé long-tems au travail, je ſortis de ma place pour venir leur faire mes humbles repréſentations ; & je les trouvai occupés à vuider mes bouteilles. Je dis qu'il convenoit de les ménager ; pour pratiquer mes bons conſeils on ne me donna point à boire.

J'allois en ſoupirant m'attacher encore à mes rames ; elles étoient priſes par deux marchands qui retournerent la chaloupe, & viſerent, par entêtement, à nous ramener en Amérique. Je me réſolus alors à ſouffrir, & à ne point donner de conſeils. Au reſte nous eſpérâmes tous que quelque navire s'offriroit à notre vue, & qu'il nous appercevroit, ou que nous irions le joindre. Dans la premiere journée nos eſpérances furent vaines. La nuit venue, je conſidérai les étoiles ; elles me

prouverent clairement que nous regagnions le ſud. Je ne pûs m'empêcher de le dire tout haut. Je parlai d'Orion, de la grande Ourſe, de la petite, & de l'étoile polaire que nous laiſſions derriere nous. Trois de mes compagnons crurent que je me mocquois d'eux, & dirent qu'ils n'avoient jamais vu d'ourſe que dans les bois. Les autres branlans la tête, commencerent à imaginer qu'un homme noir pouvoit, une fois dans ſa vie, en ſçavoir plus qu'un homme blanc; & ils réſolurent tous entre eux de me laiſſer doreſnavant la direction de la route. Je fis tourner de nouveau la chaloupe, abandonner les rames, réunir les mouchoirs, & mettre à la voile. Tous les ſoins que je me donnai dans ce moment, toute la nuit & le lendemain, ne pûrent nous amener à voir la terre, ni à rencontrer un vaiſſeau. Cependant l'eau-

de-vie finiſſoit, & les moins robuſtes d'entre nous commençoient à tomber en défaillance. Quoique j'euſſe moins bu que les autres, je me ſentis aſſez vigoureux. Je tâchai de donner à mes camarades de l'eſpoir & du courage : mais plus nous avancions ſans rien voir, & plus cela faiſoit tort à ma triſte éloquence.

La mort, l'affreuſe mort ſe mit enfin de la partie. Dès le troiſiéme jour nous nous vîmes réduits par elle au nombre des Sages de la Grece. Il diminua dans la quatriéme & la cinquiéme journée. Enfin au commencement de la ſixiéme nous ne nous trouvâmes plus que trois vivans & un trépaſſé, les autres ayant juſqu'alors ſervi de pature aux requins. Nous nous regardâmes la larme à l'œil ; l'un de nous perdant tout autre eſpoir, nous fit la propoſition de ne pas nous

défaire du mort. Je vais eſſayer, me dit-il, d'uſer de cette reſſource dont je frémis. Il mordit à ces mots le cadavre, mâcha quelques inſtans & ne put rien avaler. Je cherchai à l'imiter, & je fus d'abord plus heureux; mais bientôt, comme lui, j'abandonnai cet aliment crud, qui n'étoit pas trop bon. Nous apperçûmes enfin la terre. Le vent nous y portoit; ce fut un redoublement de joie. Elle devint bientôt encore plus vive & mieux fondée; du côté où nous regardions, deux chaloupes nous parurent venir à nous. Du port de Bayonne, d'où nous n'étions pas loin, on nous avoit apperçus à l'aide d'un téleſcope, & l'on envoyoit ſix hommes pour nous reconnoître & pour nous ſauver. A peine fûmes nous atteins par ce ſecours ineſpéré, que mes camarades appercevant du pain, en dévorerent dans

un inſtant pluſieurs livres. Je fis des repréſentations raiſonnées ſur les funeſtes ſuites que pouvoit entraîner leur voracité, mais ils n'eûrent aucun égard à mes paroles. Pendant que je leur détaillois les cauſes phyſiques qui devoient les forcer à la continence, ils mangerent de nouveau, & en furent bientôt punis. Nous n'étions pas encore à terre qu'ils périrent d'indigeſtion. Et moi pauvre Négre raiſonnable, qui n'avois mangé que quelque atomes, j'échappai ſeul à la morr. A mon arrivée on me mit dans un bel appartement, où diminuant petit à petit mes jeûnes, j'acquis en peu de journées le tein d'un Marabou, l'embonpoint d'une Pagode, & la plus vigoureuſe des ſantés.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

BIEN nourri, mollement couché, jouiſſant tous les jours d'une nombreuſe compagnie dans un vaſte Palais, je ne ſongeois preſque plus à la couronne qu'avoit perdue Mauritan, parce qu'il avoit eu de moins qu'un autre quatre-vingts-dix fuſils & deux pieces de canon. Les traits de Bambiche étoient toujours néanmoins gravés fortement dans mon cœur. Je jouiſſois quelquefois de certains momens d'enthouſiaſme où je croyois parler à ſon Alteſſe, & la voir favorable à mes ſoupirs. Elle me prenoit alors de ſa belle main noire, & me faiſoit monter ſur le trône de ſon pere, qui vivoit, ou ne vivoit plus. Dans l'un de ces inſtans heureux, je me ſentis un jour pris réellement par le bras. Je me re-

tourne, & je vois un homme. Mon imagination échauffée en fit ſur le champ mon premier Miniſtre. J'attendois de lui un diſcours politique & reſpectueux, quand j'entendis ſa bouche me prononcer diſtinctement ces mots : hola ! Négre, qui vous portez mieux que moi, ſçachez que cet Hôpital n'eſt fait que pour les malades; & ſongez, s'il vous plaît, qu'il faut en ſortir aujourd'hui. La choſe étoit aiſée, car le bâtiment avoit cent portes ; il n'étoit pas auſſi facile d'immaginer comment je me nourrirois hors de là. Pour tâcher de reſter je formai le deſſein de gagner une bonne maladie : mais par malheur dans ce monde n'eſt point malade qui veut. Il fallut donc quitter mon aſyle, & ſonger aux moyens d'entretenir ailleurs ma vivante machine. Ignorant les reſſources que je pouvois trouver en France à cet

égard, il me parut néceſſaire de m'en informer à quelqu'un ; & pour ne pas me tromper dans le choix ; je conſultai le premier venu.

Après avoir reçu de moi quelques inſtructions néceſſaires, l'inconnu me dit ſans héſiter, & ſans façons, mon ami, vous ne ſçauriez vous occuper à des métiers que vous n'avez point appris. Vous penſez trop noblement pour vouloir être aux ordres de votre égal. Faites mieux, croyez-moi ; prenez ce qui vous conviendra dans les Villes, ou ſur les chemins ; vous vous amuſerez, & vraiſemblablement vous finirez par une mort exemplaire. Je rejettai bien loin cet avis charitable. Il vous reſte encore un parti, reprit affectueuſement mon homme, ce ſeroit d'aller plus loin tuer les gens, avec permiſſion ; je veux dire d'aller travailler à vous faire Gé-

néral d'Armée. Vous n'avez que cinq pieds un pouce de haut ; vous pouvez pour commencer, entrer d'abord dans une Compagnie d'Huſſards, dont je ſuis le Fourrier ; nous vous eſcorterons juſqu'en Lorraine, où nous avons ordre de nous rendre. Votre mine charmante ſera propre à inſpirer la terreur, & je ferois la gageure que dans l'occaſion, vous ne pâlirez point devant l'ennemi.

Je n'eſtimai pas aſſez mon Racoleur pour pouvoir me réſoudre à lui découvrir ma haute naiſſance. Je lui dis cependant qu'à certains égards ſon dernier projet me paroiſſoit ſortable. Mais, Monſieur, ajoutai-je, en ſoupirant, vous ignorez que je ſuis Philoſophe. Eh corbleu ! mon cher camarade, reprit-il avec vivacité, c'eſt juſtement un Philoſophe qui nous manque. Mais, repliquai-je avec étonnement, un

vrai Philoſophe ne veut tuer perſonne. Touchez-là, mon ami, me dit-il, en prenant ma main, je vous donne ma parole d'honneur qu'on ne vous contraindra point là-deſſus. Voilà dix écus qui en valent mille. Allons boire, choiſirun bon cheval chez le Capitaine, & nous préparer, en danſant, à commencer demain notre promenade. N'ayant rien de mieux à faire, je me laiſſai entraîner vers l'Officier, à qui néanmoins je ne voulus ſigner qu'un engagement de deux ans. Notre Capitaine n'étoit pas difficile à cet égard. Si on le ſouhaitoit, il vous enrolloit pour deux mois, & vous retenoit toute la vie.

Nous voilà bientôt en Lorraine, & bientôt après ſur le Rhin. Je trouvai-là quelques camarades Négres, que je voulus entretenir; mais je ne rencontrai partout que des ames brutes, ſtupides, précé-

demment avilies par l'eſclavage, & toujours prêtes à ramper, parce qu'on leur avoit dit que c'étoit leur état. Cependant nous paſſâmes le Rhin, &, comme on le ſçait, nous eûmes bientôt gagné les rives du Véſer. Je m'accoutumai plus aiſément qu'un autre à la façon de vivre ſinguliere de ma troupe. Galoper nuit & jour; s'aſſoupir quelques inſtans ſous un arbre, ou dans une chaumiere, ſans jamais quitter ſon habit; ſe nourrir de viandes encore palpitantes, de pain quand on en trouve, & le plus ſouvent de fruits amers; s'abreuver de bran-de-vin ou d'eau, ſabrer ſans coup férir, tirailler ſans effet, & piller l'ennemi quand les autres le tuent; j'exécutois ces choſes là, au gré de tout le monde. Mais il y avoit malheureuſement des procédés ſur leſquels je ne me trouvois jamais d'accord avec mes camara-

des, & qui m'attirerent de leur part, en différentes occaſions, une douzaine de coups de ſabre; je n'aſſommois point le payſan: je refuſois d'aller à mon tour à maraude, & ſurtout dans les ſurpriſes & les retraites de piller les équipages de notre propre armée. Cette façon de penſer extraordinaire me fit dans l'eſprit du corps entier un tort conſidérable; & j'avois en effet au milieu d'eux, l'air d'être l'eſpion de la raiſon & de l'honneur.

Une autre infortune encore ſe trouvoit attachée à ma conduite. Tandis que mes camarades avoient leurs poches ſurchargées d'or, je ne poſſédois pas un ſou; & dans certaines occaſions, je mourois ſouvent de faim à côté des tables ſervies pour eux avec prodigalité. Dans les ſociétés ordinaires, mes ſouffrances euſſent été du moins payées par la conſi-

dération & par l'eſtime; mais là, je ne pouvois être abſolument que malheureux & mépriſé.

Après la victoire d'Haſtembeck, nous volâmes au-delà d'Hanovre; & j'eus la ſatisfaction de me déſaltérer dans l'Elbe. Il fallut en revenir; je fis comme les autres, expoſé toujours aux cataſtrophes attachées naturellement à ma Philoſophie.

Depuis notre retour en ce pays, beaucoup moins rempli de montagnes & de forêts, notre troupe s'eſt diſtinguée. Elle harceloit de tous côtés l'ennemi. Mes camarades s'enrichiſſoient, & je devenois tous les jours plus pauvre. Il y a dix jours enfin que l'un de mes Officiers me ſurprit aſſis ſur un buiſſon, & faiſant à ce ſujet des réflexions tragiques. Il ſe préſente une occaſion, me dit-il avec myſtère, qui ſans doute va finir tes peines, & peut-être t'enrichir

à jamais : les Eſpions de notre Colonel viennent d'avertir qu'il y a près de Mœurs, des bagages mal eſcortés. Nous allons partir pour les attaquer ; ſi tu fais là ton devoir, tu n'auras plus à te plaindre.

Dans le cours de mes dernieres diſgraces, j'avois formé le deſſein de gagner une ſomme par quelque coup d'éclat, de demander mon congé, & de revoler de quelque maniere ſur les traces de ma Princeſſe. Mais j'avois perdu depuis l'eſpérance de remplir un ſi beau projet. Le diſcours de l'Officier la fit renaître dans mon ame. Je partis comme les autres avec la bonne intention de tirer de loin, de frapper du plat de mon ſabre, de piller en régle, & de tuer le moins qu'il me ſeroit poſſible.

Nous ſurprîmes en effet le long du Rhin les bagages indiqués ;

mais l'eſcorte ſe défendit aſſez bien pour donner le tems aux charriots d'échapper à notre rapacité glorieuſe. Tandis que nous nous battions, la moitié de nos gens nous abandonna pour aller piller ſur les devants. Je les vis ſe charger de riches dépouilles ; & moi pour remplir mon devoir, j'eſſuyois alors gratuitement les riſques & les coups. Le détachement ennemi ceſſant de réſiſter, prit enfin le parti de s'enfuir à la débandade. Je me trouvai en ce moment à deux pas d'un Anglois couvert d'or & chargé de bijoux, qui étoit vraiſemblablement le Commandant de la troupe battue. Ayant mes deux genoux ſur le cou de mon cheval & le ſabre au-deſſus de la tête de l'Officier, je lui dis de ſe rendre. Au lieu de m'obéir, le Guerrier brillant dérange ſa haquenée d'un coup de doigt, pique des deux, & vole

devant moi dans un nuage de pouſſiere. Je le ſuis comme un éclair, & je le talonne long-tems ayant dans ma main gauche l'un de mes piſtolets bandé. Je lui criois toujours : Monſieur, rendez-vous, je vous en prie ; Monſieur, vous allez trop vîte ; un Philoſophe tel que moi ne voudroit pas vous aſſaſſiner, mais parbleu ! rendez-vous donc. Je parlois & je preſſois en vain. Le cheval anglois, dix fois plus leſte que le mien, eloignoit ma proye de plus en plus, & ſe mocquoit de moi. Pour comble de diſgrace mon mauvais coureur s'abattant ſous moi, me roula ſur un tas de pierres ; & je ne remportai d'autre fruit de ma victoire, que mon nez ſanglant, un œil poché, une oreille pendante, une épaule démiſe, & beaucoup plus bas, deux larges écorchures.

On croiroit que tant de maux

devoient être pour Tintillo le comble de l'infortune; ce n'étoit rien encore. Vingt camarades avoient vu le Commandant doré fuyant devant moi, mon ſabre levé, mon piſtolet bandé : ils avoient compté ſur ſa mort, & ſur une partie de la dépouille de cet homme. Voyant leur eſpoir trompé par ma chute, ils jurerent tous à la fois, & allerent porter à mon Capitaine des plaintes ſur ma poltronerie. Je repréſentai vivement à mon Officier que je n'avois pas manqué de courage, puiſque je m'étois battu tandis que les autres pilloient. Je dis que je trouvois honteux de tuer les gens qui fuient, parce que ces gens ont de l'or. J'ajoutai que par mille efforts j'avois tâché de faire à l'Etat un priſonnier de marque, mais que je n'avois jamais cru devoir repondre des jambes d'un cheval normand.

L'Armée n'eſt point le Barreau: On y méconnoît l'Eloquence, & quelquefois l'équité. Mon Capitaine me dit que j'étois trop humain pour bien faire mon metier: mes deux ans de ſervice ſe trouvant terminés, il me força de prendre mon congé, & ce fut le ſeul qu'il eut jamais donné au terme. Cependant ma cataſtrophe a fait du bruit parmi les Troupes légeres. Tous ces honnêtes Meſſieurs, ont décidés que je dois être un coquin, puiſque je ne ſuis pas riche. Voyant dans leur eſprit un tel préjugé formé ſur mon compte, ſentant que j'en rougis à tort & malgré moi; enfin après mon aventure, convaincu que je me préſenterois en vain à quelqu'autre Capitaine pour lui vendre mon ſang à raiſon de cinq ſols par jour, je me ſuis renfermé dans cette chambre pour pouvoir le répandre à mon gré, & vous

avez certainement trop de raiſon pour vouloir me priver de ce plaiſir.

CHAPITRE XIII.

TINTILLO m'ayant ainſi achevé ſon hiſtoire, je fus très-embarraſſé ſur ce que j'avois à lui répondre, & ſur le ton qui me reſtoit à prendre avec lui. Son ingénuité ne me laiſſoit aucun doute ſur la réalité de ſes aventures. Il avoit donc été à la fois Prince, Héros, Sçavant & raiſonnable; mais d'un autre côté, c'étoit un Négre, ſans état, ſans argent, ſans chemiſe, & qui n'étoit ſeulement pas propre à devenir Soldat.

Toutes réflexions faites, je crus devoir lui tenir ce diſcours: votre origine, Tintillo, votre caractere, vos actions, vos lumieres & vos infortunes m'inté-

reſſent beaucoup en votre faveur. Vous voulez abſolument vous défaire de la vie ; c'eſt une fantaiſie qu'il faudra bien vous paſſer. Cependant, mon cher Tintillo, ſi l'eſpoir vous retenoit ſur la terre, je vous y rendrois peut-être quelques ſervices. Je voudrois certainement pouvoir contribuer à vous procurer le trône de Monſieur votre pere, & les charmes de la Princeſſe Bambiche ; mais, ce ſont de ces choſes, qui, dans la circonſtance préſente, me paroiſſent peu pratiquables. Il conviendroit peut-être de vous abaiſſer à d'autres vues, qui, près de moi, vous nourriroient du moins ; & vous attendriez à ma ſuite l'occaſion de regner.

Le malheureux Tintillo réfléchit un moment ſur ma propoſition indécente. Il fit à ce ſujet, en langage Afriquain, un monologue pathétique, qui ſans

doute étoit merveilleux. Le réſultat m'en fut rendu en langue plus intelligible. Il m'aſſura qu'il étoit bien réſolu de n'être le domeſtique de perſonne : il eſt cependant, ajouta-t-il, un moyen de me ſauver la vie; ce ſeroit, Monſieur, de me faire votre Ecuyer. Je repréſentai au Négre que mon état ne me permettoit pas d'avoir un Ecuyer. Il m'écouta, leva les yeux au Ciel, & courut à ſon ſabre, comme à ſa derniere reſſource. Je l'arrêtai dans ſon tranſport; & je trouvai heureuſement le moyen d'arranger les choſes. Je lui donnai auprès de moi la qualité, qu'il demandoit; il s'engagea de ſon côté à panſer mes chevaux, à beaucoup charger le ſien, & lorſque j'aurois ſoif, à me donner à boire.

Mon Hôte, qui m'épioit, pour ſçavoir ſi je perſuaderois à l'Huſ-

ſard de ſupporter la vie, fut charmé de l'accord fait entre nous. Je donnai à mon Négre un habit brun, à boutons d'or, convenable à ſa double qualité d'Ecuyer, & de Philoſophe. Je lui laiſſai néanmoins ſon ſabre : outre que dans ſa main il pouvoit m'être utile dans les routes, je ſentis qu'il n'étoit point décent de vouloir déſarmer un Prince.

Cependant l'ennemi repaſſoit le Rhin à ſon tour, au-deſſus de Weſel, & je me préparois à quitter Cologne. Parmi les mouvemens que je me donnai à ce ſujet, j'entrai un jour par hazard dans l'appartement de mon Hôte. Je ne fus pas médiocrement ſurpris de voir une lampe, prête à s'éteindre, ſur une caiſſe de mort. Quelqu'un me ſuivoit. Je me hâtai de demander quel étoit le trépaſſé qu'on éclairoit ſi mal. Eh! mais, me répondit mon Hôte lui-

même, vous devez bien l'imaginer ; vous ſçavez, depuis cinq jours, qu'une apoplexie m'a privé de ma ſœur : la voilà, Monſieur, triſtement étendue, & telle que vous & moi la retrouverons dans la grande vallée. Eh quoi, morbleu ! lui repliquai-je, dans ce pays, vous gardez donc cinq jours un cadavre dans vos chambres ! pardonnez moi, Monſieur, me dit-il ingénuement, nous le gardons d'avantage.

Je voulus apprendre la cauſe d'une pareille coutume, qui, dans les tems chauds ſur-tout, eſt certainement très-propre à conduire, à la fois dans la foſſe, les familles entières. Un jour, me répondit l'Allemand, il étoit à Cologne un mari, fort mécontent de ſa femme : il la ſoupçonnoit de ſe laiſſer aimer en cachéte par un favori. Mais, ce qui paroît ſingulier, ce mari ſe trompoit, quoi-

que ſa femme fût jeune, ſpirituelle & jolie. Après une nuit paſſée auprès d'elle en conteſtations très-vives, le matin en s'éveillant, Monſieur, trouva Madame froide, pâle, roide & immobile. Il ſonne, & demande du ſecours. Un Chirurgien qu'on appelle, ne pouvant parvenir à tirer du ſang de la Dame, & d'ailleurs, toutes autres vérifications faites, décide qu'elle eſt morte, & propre, dès l'inſtant, à être logée dans un tombeau. Le mari, pleurant d'un œil, riant de l'autre, fait inhumer le corps à grands frais, & s'aſſure par lui-même, que deux pieds de terre le ſéparent à jamais, de celle qui cauſa ſes chagrins. La nuit d'après la cérémonie, cet époux, tranquille dans ſon lit, & garanti du froid, ſous une couverte de plume, qu'il occupoit ſeul avec plaiſir, crut entendre tout à coup la voix

de la Dame enterrée. Il écoute avec attention : plus il prête l'oreille, & plus il eſt convaincu qu'il a le malheur de ne pas ſe tromper. La voix lui paroiſſant venir du côté de la rue, il ſe couvre à la hâte d'une longue peliſſe, & met en tremblant la tête à ſa fenêtre : une eſpèce de petit phantôme étoit juſtement à ſa porte, & demandoit, en ſe plaignant, qu'on eût la bonté de la lui ouvrir. Je ſuis, s'écrioit le phantôme, la Maîtreſſe de ce logis. Je meurs de froid : il eſt juſte que j'aille me réchauffer auprès de mon mari.

L'époux croyoit aux revenans ; mais il n'avoit jamais oui dire que les ames euſſent exigé des gens, qu'on les réchauffât, ou qu'on les rafraîchît : allez, ma chere femme, allez, repondit-il au phantôme, vous ne mourrez certainement, ni de froid, ni de chaud, par la raiſon qu'on ne vit

jamais qu'une fois ; mais vous pouvez retourner tranquillement, dans les lieux, d'où vous êtes ſortie; je n'épargnerai ni argent, ni ſoins, pour votre contentement, & j'ordonnerai pour vous autant de prieres, qu'on pourroit en réciter pour une Electrice Catholique.

Cette réponſe & ces belles promeſſes ne ſatisfirent point du tout celle qui les entendoit de la rue. C'étoit en effet la Dame, pleine de vie, expoſée d'ailleurs au plus grand froid, avec l'habit que peut avoir un mort, qui retourne du Cimetiére à ſon logis. Mon cher mari, répondit-elle en grelotant, vous m'avez cru trépaſſée, je n'étois que tombée en ſincope; vous avez pris la peine de me faire enterrer vivante, & un paſſant, qui m'a entendue gémir, s'eſt donnée celle de me déterrer. Je puis avoir beſoin de prieres; mais, j'ai plus grand beſoin encore d'un

bon feu, ou d'une robe de chambre. L'époux obſtiné ne ſe rendit point ; il ſoutint que ſa femme étoit morte dans les régles, & qu'il ſeroit taxé de folie s'il la croyoit vivante, après la déciſion du Chirurgien, & le payement fait des funérailles.

A ces propos peu conſolans, la bonne Dame jetta les hauts cris. Ayant enſuite imploré les céleſtes puiſſances, elle répondit à ſon cruel époux : je ſuis auſſi vivante que vous, mon cher ami : je ne demande pourtant pas que vous ajoutiez foi à mes paroles ; mais, croyez-en du moins vos deux chevaux, qui mangent actuellement l'avoine dans votre grenier. Ce diſcours ſurprit beaucoup l'incrédule. Il appelle vite ſes gens. On allume des flambeaux, on vole au grenier ; & on y trouve réellement les chevaux faiſant leur réveillon ſur un gros tas d'avoine.

La ſuite eſt aiſée à deviner : l'homme ſe précipite dans l'eſcalier, on ouvre la porte, la Dame monte triomphante, on allume un grand feu pour elle, & le mari tombe à ſes genoux. Frappé du prodige, il demande pardon de ſon obſtination criminelle. Il ſe répent ſur-tout, des ſoupçons qu'il a pu former précédemment ſur la vertu d'une femme, capable de donner aux chevaux des ailes.

Cet événement, reprit mon Hôte, eſt conſacré par la tradition, & par un monument irrécuſable. Venez ſur la place d'armes, & vous verrez deux chevaux ſculptés, regardans par les fenêtres du grenier d'un belle Maiſon. Je ſuivis l'Hiſtorien juſques à la place, & je vis ce qu'il m'avoit annoncé. Vous jugez bien, me dit-il enſuite, que, depuis cette aventure, nous ſommes tous trop raiſonnables, pour nous preſſer d'en-

voyer au tombeau nos parens, & nos amis. Vous riſqueriez en effet, lui répondis-je, de n'avoir déſormais d'écuries que ſur vos têtes, & d'y voir manger vos avoines par des chevaux de bois.

CHAPITRE XIV.

L'ALLEMAND alloit me répliquer, & me raconter encore d'autres Anecdotes véritables, quand Tintillo vint m'apporter une lettre, dans laquelle il m'étoit preſcrit de partir ſur le champ pour la Franconie. Mon devoir l'emporta ſur ma curioſité. Je fis mes adieux à la Baronne, qui m'étoit devenue chere. Je courus à mes chevaux; & ſuivi de mon Ecuyer, j'eus bien-tôt abandonné Cologne. Je remontai les rives du Rhin, & je traverſai la Vétéravie.

Paſſant

Paſſant dans vingt Châteaux de différens Souverains, flanqués de tours devenues à charge depuis l'invention de la poudre, & foiblement gardées par toutes les troupes du propriétaire. J'arrivai enfin à Francfort ſur le mein, l'une des belles Villes de l'Allemagne. Je n'eus que le tems d'y voir les ſalles mal décorées où l'Empereur mange aux yeux du peuple, le jour de ſon ſacre, & enfin les Temples des Luthériens, ornés de quelques mauvais tableaux, de bancs reſſerrés, de Tribunes, d'Epitaphes, & d'une infinité d'Ecuſſons, tous ſurmontés de monſtres, ou de cornes.

Je partis de-là pour Hamelſbourg petite Ville, appartenante au Prince de Fulde, ayant encore préſente à ma mémoire l'image des Temples, que j'avois vûs à Francfort. J'en parlai dans ma route à Tintillo. Je lui dis que

je trouverois encore préférables ceux des Calviniſtes, leſquels, ſpacieux & commodes, n'offrent à la vue & à l'imagination que les quatre murailles & Dieu. Ne me parlez point de vos Temples, me répondit mon Ecuyer avec humeur; ils ne ſont tout au plus que de grandes maiſons. Mais je veux à ce ſujet, Monſieur, vous inſtruire d'une belle idée que j'ai eue cette nuit. Quand on ſe ſera bien battu, lorſque les deux partis ſeront las de perdre, ſans gagner, ou de gagner, en perdant, ils feront la paix, & vous irez certainement à Paris. Avec un peu de patience, là, ou ailleurs, je retrouverai ma Princeſſe, qui, malgré les amans, & le ſort, me ſera reſtée fidéle certainement. Je l'épouſerai. Nous irons enſemble rejoindre ſon pere, qui, pour ne pas ſe défaire en ma faveur de ſon Royaume, me rendra certainement

celui de Mitombo. Enfin, j'ai réſolu de changer alors la religion abſurde, qui aveugle & tyranniſe mes ſujets; &, vous êtes trop ſenſé, Monſieur, pour n'être pas perſuadé que j'y parviendrai certainement.

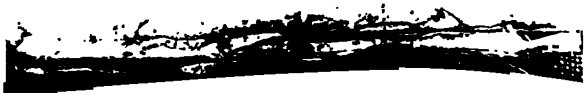
Je veux qu'ils brulent leurs fétiches, parce qu'elles ſont de bois, & qu'ils adorent un Être Suprême, Eternel, & Créateur, parce que nous ne nous ſommes pas faits nous mêmes. Mais, il faut vous dépeindre le Temple, que, dans le tems, je ſuis réſolu de faire conſtruire à ce ſujet. Sa forme ſera ſimple, grande, & parfaitement réguliére, comme celle de la nature même, qui m'a ſervi de modéle, & dont il ſera le racourci. Je le fais rond, & dix fois plus ſpacieux que les vôtres. Il eſt couvert d'un ſuperbe Dôme. Il a trente-deux portes, & pas une fenêtre. Vous y entrez; on

ferme la porte ſur vous, & vous croyez vous trouver, tout à coup, dans un globe immenſe, & azuré. Dix mille petits globes de feu, placés devant vous, ou derriere, ou deſſus, ou deſſous, répandent dans cette vaſte enceinte une lumiere vive & agréable. Vous voyez tourner tous ces petits globes ſur leur centre. Mais, c'eſt encore peu de choſe; quatre-vingt-dix-mille Sphères opaques, & diverſifiées, tournent, en même tems, autour des globes lumineux, en reçoivent la lumiere, ſe la reverberen tréciproquement, l'éclipſent quelquefois, & quelquefois s'éclipſent elle-mêmes. Pour vous mettre à portée d'admirer l'Auteur dans l'ouvrage, je vous fais pénétrer au milieu de tant de merveilles. Vous vous promenez, vous montez, vous deſcendez pendant des heures entières, environné de ſoleils, éclairans une quantité de mondes, & les vivi-

ſians. Vous voyez les mouvemens des globes, leur dépendance réciproque, leur ordre, leur infinité. Vous ſongez ſur-tout, que tout ce qui s'offre à vos yeux n'eſt qu'une foible image de l'univers que vous habitez. Alors, votre ame, d'elle-même, s'éléve vers le Créateur : votre cœur ému, échauffé, attendri, ſe pénétre de reconnoiſſance & d'amour : vous pouvez ſortir ; votre priere eſt faite.

Je vous ai dépeint le ſpectacle & l'effet, reprit enſuite Tintillo ; ce n'eſt point un miracle qui l'opére, c'eſt mieux que tout cela, c'eſt mon invention. Sous vous, eſt un grand parquet plat, & peint en bléu de Ciel. L'habileté de l'Artiſte ſublime le fait paroître concave, & ſemé de globes ſemblables à ceux que vous pouvez toucher autour de vous. Le Peintre s'eſt ſervi de la même ma-

gie, pour faire disparoître les murs. Ma voute ne se montre point à vos yeux, parce que je l'ai couverte de glaces, qui multiplient à l'infini l'espace, & tous les corps. Les Sphères qui paroissent enflâmées sont des globes de cristal, creux & doubles, dont l'entre-deux est rempli de vin blanc: dans le milieu est une méche allumée, & entretenue par l'esprit-de-vin. Toutes mes lanternes sont enfilées dans de longues barres de fer, peintes comme les murs, vuides, & tournantes, dont le pied traverse le parquet, & dont la cime touche à la voute. Par différens conduits extérieurs l'esprit-de-vin est répandu à la fois du centre de mon dôme, dans toutes les barres de fer; & au moyen de dix mille soupapes il entre dans chaque lanterne, à mesure qu'il y devient nécessaire. Mes Sphères opaques sont, ou de bois peint,



ou de minéraux, ou de glaces, & quelquefois des trois enſemble, pour vous préſenter dans les mondes, les mers, les terres, & juſques aux montagnes. Ces globes tiennent, par de petites branches de fer de différentes longueurs, à mes barres tournantes. C'eſt ainſi que mes mondes font leurs révolutions diſtinctes autour des ſoleils, qui tournent ſur eux-mêmes. Vous pouvez remarquer auſſi que mes globes opaques, les plus éloignés de leurs Sphères enflâmées, deviennent des cometes pour les Mondes d'un autre Soleil, qu'ils approchent quelquefois. Il les abandonnent enſuite, pour un tems, dont la durée, qui a ſes limites, peut certainement être prévue. Enfin, entre toutes mes barres & mes Sphères, vous avez marché ſur des échelles de fer bleues, très-déliées, qui circulent par-

tout, & que les plus habiles Serruriers ont eu ſoin de rendre ſolides. Deſcendons maintenant ; & , pour ne vous laiſſer rien à déſirer , on va vous lever le parquet du Temple. Vous êtes prêt à vous récrier d'abord ſur le nombre des roues de cuivre qu'il vous cachoit : mais, remarquez, je vous prie, qu'elles ſont toutes néceſſaires. Vous en voyez une au pied de chaque barre. Ces roues, pratiquées à différentes hauteurs, ont deſſus, ou deſſous, des pignons d'acier, par où elles reçoivent & rendent le mouvement de rotation. Ce mouvement leur eſt communiqué à toutes par une vis ſans fin, qui s'engraine dans une roue générale, & qui termine elle-même la tige d'une vaſte roue de bois, à grandes aîles, poſée horiſontalement près de là dans le centre d'une forte rivière. Ce Temple ſuperbe ſe

trouve enfin conſtruit au milieu d'une chaîne de colines, toutes couvertes de vignes, qui abreuvent les contours de mes ſoleils, & en nourriſſent continuellement l'éclatante lumiere.

Quand mon Négre m'eut ainſi expoſé tout le plan de ſon Temple, je ne ſçus abſolument point ſi je devois l'admirer, ou m'en mocquer. Apperçue d'un certain côté ſon idée me paroiſſoit váſte, ſimple, pratiquable, & ſublime : conſidérée dans un autre point de vue, je la trouvois ſinguliere & fole. Mon Ecuyer s'apperçut de ma perplexité. Suſpendez votre jugement ſur mon projet, me dit-il, avec enthouſiaſme, juſqu'à ce que vous l'ayez vû réaliſé à Mitombo, & que j'aye eu le plaiſir de vous égarer vous même au milieu de mon Univers.

CHAPITRE XV.

J'ARRIVAI cependant à Hamelſbourg. Après y avoir paſſé quelque tems, je reçus l'ordre d'en partir, & de me porter à quelques lieues de là dans Kiſſing, petite Ville de l'Evêché de Wurtzbourg, ſituée dansun valon agréable, qui produit des eaux minérales, & ſur les bords de la Saal.

Le ſoir même, je me tranſportai chez un Juif, où une grande illumination m'annonçoit quelque choſe d'extraordinaire. Je ſonne, & on accourt avec joie; l'on s'étonne ſeulement de ce que je n'arrive point par la fenêtre. La belle occaſion pour moi, ſi l'ambition & la fourberie s'étoient emparées de mon ame! C'étoit la pacque de ces Meſſieurs, qui attendoient le

Meſſie autour d'une table ſervie en gras & en maigre aſſez meſquinement. Auprès de la table, ſur laquelle devoient reſter toute la nuit les proviſions pour celui qu'ils attendoient, on voyoit un lit préparé pour lui, bien mol, bien blanc, & bien arrangé. Les fenêtres étoient ouvertes; ils diſoient qu'il étoit convenable de lui ménager le choix des avenues. Après avoir déclaré que j'avois ſeulement l'honneur d'être un mortel, qui ſe plaiſoit à tout voir, je laiſſai là mes Hébreux, qui ſe remirent à prier, à boire, & à eſpérer de plus belle.

A la porte du Juif je ne fus pas peu ſurpris de retrouver ma Baronne de Windiggreffin. Elle donnoit le bras au Baron de Windiggraf, ſon pere. Ils étoient éclairés d'un flambeau de réſine, & peſtoient contre le Maître du logis. On n'avoit pas voulu les

laiſſer entrer, parce que dans une nuit ſi ſolemnelle ils étoient venus pour traiter d'affaires. Ce Seigneur, qui s'exprimoit paſſablement bien en françois, &, à qui la Baronne fit part en deux mots de notre rencontre à Cologne, me pria à dîner pour le lendemain, dans ſon Château de Tir-ton-hofkertz, diſtant du Bourg d'une lieue & demie. Ce Château fameux, bâti vraiſemblablement par le Fondateur de Troye, s'élevoit à la vue du milieu d'un marais éternel, où la puanteur regnoit depuis ſon origine.

On y arrivoit par une chauſſée de quelques pieds de largeur, dont la moitié des bords éboulés permettoit en pluſieurs endroits aux poiſſons de la paſſer avec les hommes. Au bout de la chauſſée, étoit un pont-levis tremblant, qui offroit aux arrivans, pour leur ſureté, deux bonnes planches mal

clouées, & trois autres criblées de grands trous, par où l'on pouvoit, en paſſant, & regardant ſous ſoi, voir nager de belles grenouilles. La conſtruction du Palais, répondoit aſſez bien à l'avenue. C'étoit quatre murs, de cinq pieds d'épaiſſeur, que l'Architecte avoit perſés de ſix lucarnes, auxquelles la faux du tems avoit ajouté quatre ou cinq brêches. Enfin, une groſſe tour, élevée à l'un des coins, & dont on découvroit l'intérieur à travers de deux crévaſſes, couronnoit, embeliſſoit, & ménaçoit tout l'édifice.

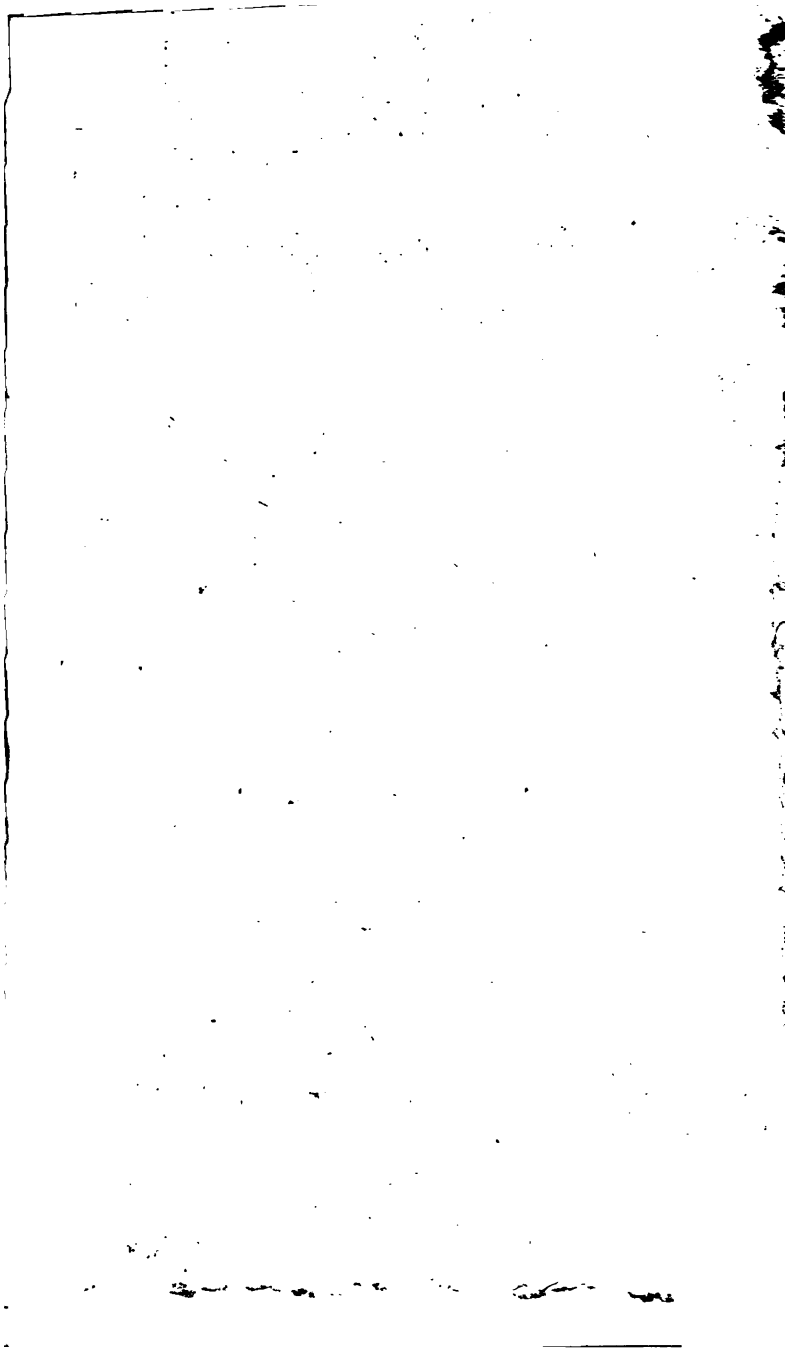
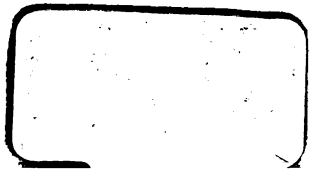
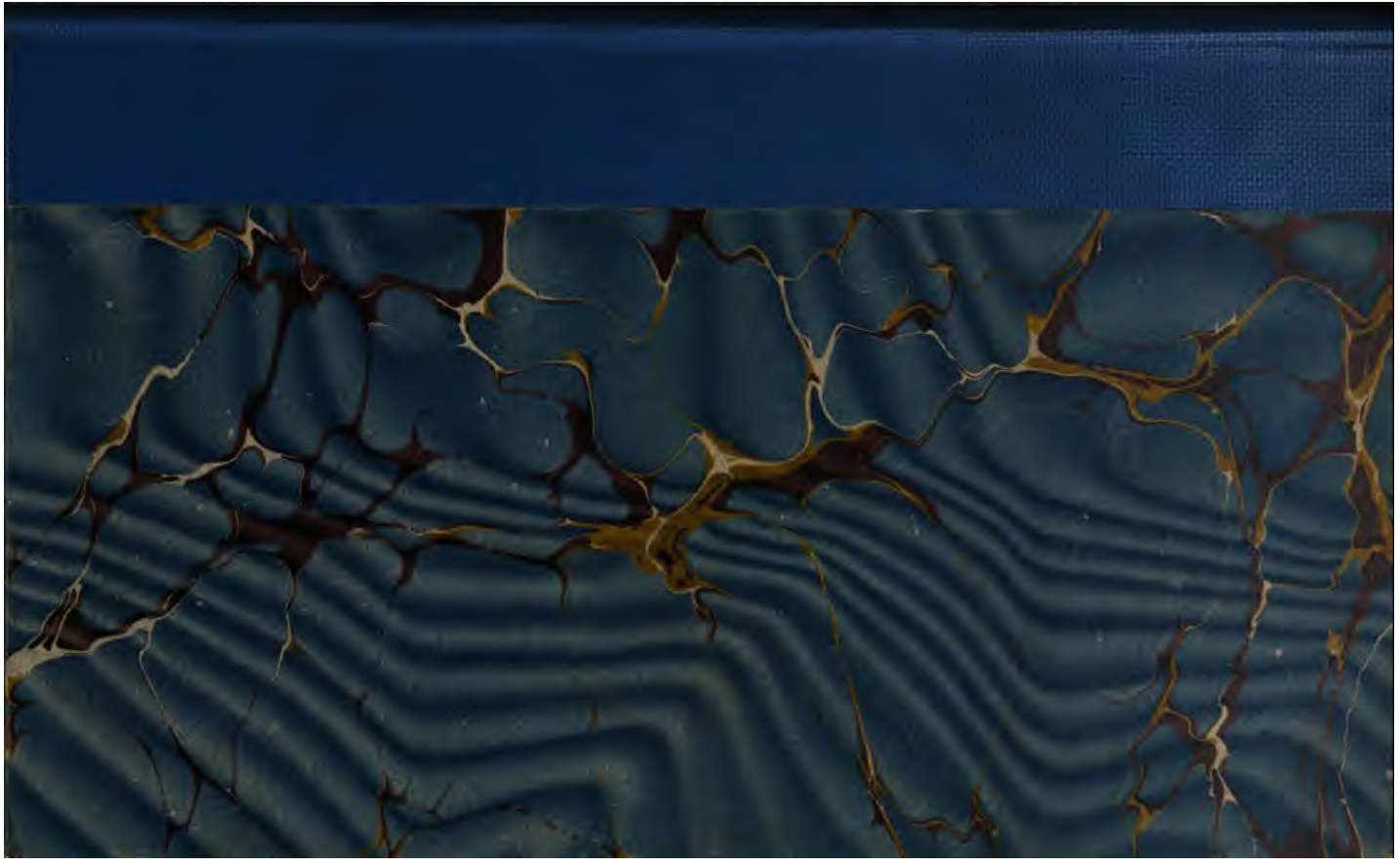
Fin de la premiere Partie.

15365687

I

Zak. III [illegible]

Lay-2 III. 72?

Barbus III 873/74

Vf. Maikol, Gabor